

Georges Réveillac

**Mon Amour
de l'An
2000**

Roman d'amour et Philosophie

4-Alléluia

J'ai encore un peu de nostalgie en revivant ces heureux jours où je me prenais pour Alexandre le Conquérant, en plus grand bien sûr, puisque je n'étais pas affligé, moi, de son incroyable vanité. Elle m'avait, la mâtine, aisément persuadé que si je n'étais pas tout à fait un dieu, porté par les ailes de l'amour, je ne tarderais pas à le devenir. Ah ! Que c'était bon ! Si le même compliment m'avait été fait par un pauvre boudin de nature humaine et de sexe féminin, emballé dans un emballage cadeau et tout chamarré de rubans carnavalesques, le tout coiffé d'un chapeau rigolo, quoique content, je n'aurais recherché auprès de son auteur que des rapports strictement humains, de ceux que l'on peut avoir avec une femme de la catégorie « pas baisable ». Et puis j'aurais eu des doutes sur la fiabilité de ces louanges.

Dans quelles conditions l'homme peut-il prendre ses désirs pour des réalités ?

Et alors ami lecteur ? Il ne t'arrive jamais, à toi, de prendre pour des réalités l'espoir de concrétiser certains de tes désirs, surtout s'ils sont très forts ? Oui, bien sûr, puisque nous sommes pétris de la même pâte. C'est l'un des avatars de l'appétit d'existence .

Nous questionnons notre environnement de façon à pouvoir l'utiliser dans la fabrique de notre existence. N'obtenant jamais de réponse absolument sûre, il faut bien nous contenter d'approximations plus ou moins fiables et mettre fin au doute pour agir.

« - Mais alors, si nous prenons nos désirs pour des réalités, nous courons à l'échec.

- C'est vrai. D'autres facteurs interviennent. Si le but poursuivi est abstrait, c'est-à-dire éloigné de nos sens, si les risques d'échec sont faibles, il est bien tentant de prendre ses désirs pour du solide. Pense aux dangers de la route : tant que tu n'as pas vu d'accident grave, tu n'y crois guère, n'est-ce pas ? C'est pourquoi la télévision devrait peut-être nous montrer les morts et les blessés, moyennant quelques précautions.

- Le paradis des soviétiques a duré moins d'un siècle alors que celui des chrétiens tient toujours au bout de 2000 ans. Or l'un était sur terre, concret donc, tandis que le paradis chrétien est à l'abri des curieux dans un ciel inaccessible, invérifiable, totalement abstrait ? Après 60 ans d'efforts, parfois démesurés, les soviétiques voyaient de leurs yeux que leur paradis en cours de réalisation n'était encore qu'une grande prison mal entretenue qui sentait le chou alors que les chrétiens eux, au bout de 2000 ans, peuvent toujours rêver à leur éden strictement interdit de visite.

- Tu as raison. Et il y a encore la force du désir qui entre en jeu.

Si elle est grande sans pour autant atteindre le sommet que constitue l'exigence, le désir trouvera à se satisfaire de manière raisonnable. Ainsi le chrétien ordinaire ne comptera pas seulement sur un paradis hypothétique pour assurer sa survie. Il la confiera avant tout

au monde concret qu'il connaît : ses enfants, son patrimoine, ses amis, son pays...

Mais si la puissance du désir atteint le niveau de l'exigence, chaque fois qu'il sera impossible de la satisfaire, notre homme n'aura le choix qu'entre la folie et la mort. Ainsi, quelle que soit l'immensité de ses pertes, le joueur invétéré croit toujours qu'il va se refaire, autrement dit il prend son désir pour une réalité. »

Et voilà comment, tout habillé, sans même une bouée de sauvetage, j'engageai ma barque avec tous mes bagages sur la rivière opulente. Des tourbillons ? Des rapides ? Allons-donc !...

Vénus en personne, en chair et en os - les os ne m'intéressaient pas, mais il paraît que même les déesses en ont besoin -, Aphrodite donc m'invitait au banquet des dieux. Plus dure serait la chute quand, précisément sans parachute, du haut de l'Olympe, elle me précipiterait dans le bas-monde des mortels. Geignant, gémissant, handicapé par de multiples contusions, mes yeux, que la vive lumière de là-haut avait déréglés, incapables désormais de me conduire dans la pénombre où vit le monde humain, je réclamerais la mort qui, heureusement, était bien trop occupée ailleurs sur notre petite planète pour s'intéresser à moi.

Ah ! La garce !... Eh oui, c'est bien de mon amour qu'il s'agit. Et ce n'est qu'un début. La garce ! Je ne pourrais retrouver le vrai goût de la vie, avec malgré tout un bon zeste d'amertume, qu'en grim pant à quatre pattes le mont escarpé pour retrouver au sommet mon idole apitoyée, condescendante, et lui baiser les pieds, comme un chien aplati devant son maître, jusqu'à ce qu'elle me dise : « Michel, es-tu malade ? Allez ! Viens dans mes bras. »

J'étais son homme. Je le fus encore plus après l'essayage. Pardonne-moi d'avoir employé ce terme indécent. Pour faire l'amour, il faut avant tout s'aimer, mais cela ne suffit pas.

La deuxième condition importante, je ne devais la découvrir que plus tard, puisque Jeanne s'était bien gardée de me la dévoiler : il faut bien s'entendre. Les âmes des amants doivent être en symbiose pour que les chairs aient quelque chance d'entrer en fusion.

Il faut aussi deux corps faits pour s'accorder : vous savez bien que l'amour de l'éléphant pour la souris blanche restera toujours platonique, que la femme frigide et l'homme impuissant sont très loin de l'éclair orgasmique...

Doivent aussi s'accorder les fantasmes érotiques issus de la manière dont ton esprit a découvert l'amour charnel. Comment pourront-ils s'unir, l'homme qui ne peut jouir que dans un train express et la femme pour laquelle le décor d'un haras normand est indispensable ? Et comment y parviendront-ils, celui dont l'accessoire indispensable est une armure de chevalier et celle qui ne peut connaître l'extase si elle n'est vêtue d'une robe à crinoline ? Compatis donc à leur malheur, au lieu de t'en moquer.

Part de la technique dans l'art de bien faire l'amour.
--

Et enfin, même si Mômmanh a fait du corps des amants deux instruments capables de vibrer à l'unisson en une céleste symphonie, encore faut-il que tu aies appris la musique. Cet apprentissage est facile car Mômmanh nous a concocté les dons nécessaires. A cet art, je fus rapidement initié, guidé à la fois par mon instinct et par les conseils de Jeanne que son impétueuse curiosité avait engagée dans cette voie longtemps avant moi.

Quand toutes ces conditions furent remplies, et seulement à ce moment-là, nous eûmes enfin notre premier voyage dans les étoiles. Il me vint l'envie de dire « Merci ». « Merci qui ? » Pas « Merci Jeanne », puisqu'elle avait reçu le même cadeau. Alors, « Merci Mômmanh, pour nous avoir si bien conçus. »

J'étais son homme. Mais l'autre Jeanne qui se cachait derrière la mienne et qui ne s'était pas encore manifestée, celle-là n'en était pas encore convaincue. De son point de vue, j'avais seulement mordu à l'appât. Elle devait ferrer sans tarder car, comme vous le savez, le temps des vacances qui est presque toujours le temps des illusions où chacun peut faire ce qui lui plaît -pour peu qu'il ne veuille pas la lune- et même se prendre pour un aigle, avant de se trouver à nouveau écorché et parfois humilié dans les dures chaînes des nécessités quotidiennes, cette trêve des vacances au pays des mille et une nuits est bien courte. Ne t'étonne pas si je te parle de vacances alors que nous avons tous les deux un travail : d'abord, nous l'avions choisi, cet emploi ; ensuite, il avait provoqué notre rencontre ; enfin, il nous resterait ensuite un mois de vraies vacances.

Il y avait donc, bien dissimulé dans la tête de Jeanne, cet impératif : il fallait que je fusse solidement accroché avant que nous eussions tous les deux repris le collier dans nos territoires respectifs et trop éloignés.

Voici comment elle s'y prit. Et malgré tout ce qu'il advint après, je te le dis : « Si ce chemin était à refaire, je referais ce chemin-là. »

Elle me dit : « Sais-tu que tu es beau, Michel ? Si tu t'habillais correctement, toutes les femmes te courraient après... » Une ribambelle de jolies femmes courant derrière moi : une magnifique traîne royale accrochée aux pas de « Sa Majesté Moi-Même », des brunes, des blondes, des rousses, des langoureuses, des malicieuses, des artistes, des sportives, des juste nubiles, encore pucelles, à qui j'enseignerais tout, de belles femmes mûres, expertes, qui me montreraient des plaisirs nouveaux... j'en

avais l'eau à la bouche. Mais il m'a bien fallu cesser de saliver sous peine de devenir baveux, car Jeanne ne m'a plus laissé un moment de répit.

« Oui, Michel, tu es beau. Mais on dirait que tu ne le sais pas. Personne ne te l'a jamais dit ? »

En effet, tout en sachant que Quasimodo avait peu de chances de jamais faire l'amour avec Esméralda, je n'avais jamais cultivé la beauté comme moyen de séduction. On s'en méfiait comme d'un piège, dans le milieu paysan qui m'a élevé.

Tous les trois ou quatre étés, à la grande fête communale, on élisait Miss Saint-Hilaire-du-Désert. Ces reines de mon village avaient une beauté touchante, approximative certes, mais naturelle et suffisamment forte pour triompher des enlaidissements apportés par le coiffeur et les couturières du pays, beautés échappées par miracle du massacre que leur faisait alors la dure vie des champs. Ces reines de beauté de mon village n'ont jamais trouvé de mari.

Mais toi, mon jeune contemporain, tu appartiens à une époque tellement éloignée de mes jeunes années que tu risques de ne rien comprendre aux mœurs d'alors. Voilà une cinquantaine d'années, si nous n'étions plus à mi-chemin entre la préhistoire et l'An 2000, nous n'en étions guère éloignés. Alors que le Français moyen de notre époque vit dans une quasi opulence, le Français moyen de ce temps-là était pauvre. Le paysan de mon pays vivait en sabots, sur la terre battue, sans chauffage ni eau courante ni électricité. Beaucoup d'adultes, surtout les vieux, étaient édentés. Pour ces gens de la campagne, sans protection sociale, les soins médicaux étaient souvent encore considérés comme un luxe.

Les belles éphémères de mon village ne manquaient pas d'amoureux, mais ils se gardaient bien de tenter leur chance. Tous ces soupirants secrets reculaient à l'idée d'envoyer leur belle se salir au cul des vaches et de voir sa grâce exquise mutilée sous les callosités rougeaudes des rudes travaux de la terre. Ils craignaient aussi qu'une trop belle épouse gaspille beaucoup d'argent et de temps en futilles coquetteries plutôt que de se consacrer à nourrir la famille, en premier lieu, et ensuite, à gagner du

« bien », c'est-à-dire de la terre avant tout. La beauté était alors un luxe : mes frères de la terre étaient trop pauvres pour songer à se l'offrir.

Ma mère, cette paysanne matoise, à-demi échappée de l'esclavage des champs, avait soigneusement évité de me faire savoir que j'étais beau. Outre celles induites par la tradition paysanne, elle avait certainement d'autres bonnes raisons pour cela.

Une fois cependant, une seule fois, elle fit une entorse à cette règle. J'avais alors une vingtaine d'années et, de son point de vue, j'avais brillamment réussi mes études puisque j'avais échappé au monde des petits paysans qui l'engluait. J'étais devenu un « Monsieur », et pourtant elle voyait bien que je n'attirais pas les filles. Pensant que j'en souffrais et aussi que je risquais de ne pas lui apporter les petits-enfants qu'elle attendait, elle décida, malgré tout, de m'inciter à séduire par ma beauté : « Michel, tu n'as pas encore d'amoureuse ?... Un beau gars comme toi ?... Je suis sûre qu'il y en a bien une douzaine alentour qui n'attendent que toi. Mais si tu ne leur dis rien, comment veux-tu y arriver ? »

La beauté ? Les fées que je ne savais pas séduire en avaient à revendre : elles devaient donc demander d'autres qualités. La preuve : en dépit de mon visage d'ange, aucune ne m'avait encore fait les yeux doux.

Pourquoi les femmes savent-elles distinguer les hommes de valeur ?
--

En fait, je n'étais pas loin de la vérité. Si la plupart des femmes apprécient la beauté des hommes, le plus souvent elles trouvent que la beauté des âmes compte autant. Et l'on pourra voir une belle femme aimer un bossu génial et généreux. Tel est probablement le sens du mythe « La Belle et la Bête ».

*Car Mômmanh les a dotées d'une qualité
surprenante : elles sont capables de ressentir et
de mesurer la valeur d'un homme.*

*Cela se fait de manière intuitive : ainsi,
elles savent reconnaître l'artiste bien qu'elles
ne soient pas nécessairement capables d'apprécier
ses œuvres. Après tout -ou plutôt, avant tout-, ce
sont elles qui choisissent le père de leurs
enfants et il fallait bien que Mômmanh, dans sa
multimillénaire mémoire, sélectionnât un moyen
pour les aider.*

D'instinct, elles savent reconnaître sous ses haillons, le chevalier errant, le poète maudit, le sage proscrit... Là où les experts éminents, aveuglés par leurs savants préjugés, jettent à la rue le génie révolutionnaire, qu'il soit Socrate ou Galilée, la femme sait reconnaître le repousseur du néant.

J'avais donc eu raison quand je m'étais dit : « Deviens quelqu'un de bien, et l'amour viendra par surcroît ». J'avais alors entrepris résolument d'éradiquer le mal qui me « coinçait ». Au fur et à mesure que j'avais progressé dans cette voie, j'avais pu lire dans les yeux et sur les lèvres de quelques fées les ébauches de sourires encourageants.

Gâter un enfant, c'est faire son malheur. Pourquoi ?
--

*Quel était donc ce mal qui m'avait privé
d'amour ? Encore un cadeau de Mômmanh, empoisonné,
cette fois !...*

Oui, souviens-toi : dans l'existence humaine, la préférence accordée à la joyeuse troïka « Moi, Ici, Maintenant » aura bien du mal à s'incliner devant la priorité due à la sévère trinité « Autrui, Univers, Pérennité ». Pourquoi Mômmanh a-t-elle ainsi prédestiné au malheur les enfants gâtés ?

Premier né et unique enfant de l'aîné d'une grande famille unie, mon père parti à la guerre pour une durée indéterminée qui s'acheva au bout de six ans, ma mère accaparée par tous les travaux de la ferme, mes grands parents juste à côté, en adoration permanente devant l'enfant-roi, je fus copieusement gâté. Quand un désir me venait, il me suffisait - dans l'ordre -, de faire un sourire enjôleur, ou de commencer à pleurer, ou de trépigner, et j'obtenais presque toujours ce que je voulais. Petit bonhomme, j'étais le maître de mon tout petit univers.

Comme c'était bon !...

Par la suite, je n'ai jamais pu y renoncer pour de vrai, tandis que mon univers s'est peu à peu élargi en direction de tous les infinis. Et puis, quelque chose qui ressemblait à un miracle s'est produit. A l'école de mon village, j'ai été d'emblée le meilleur élève, celui que l'on montrait en exemple partout à la ronde. Cette gloire a duré suffisamment longtemps pour que j'attrape la maladie.

Oui : la « Maladie », celle qui éloignait de moi les belles, celle dont je souffris au point d'appeler parfois la mort, celle qui me valut tant de déboires et qui, malgré tout, s'est révélée bénéfique puisqu'elle m'a permis de concevoir le présent ouvrage, le message que j'aimerais vous délivrer.

Après avoir été longtemps loué comme le meilleur élève de mon école de campagne, je finis par réaliser qu'une aptitude particulière me valait tous ces compliments : je comprenais plus vite et mieux que les autres. Il me vint alors l'idée que l'intelligence bien conduite pouvait rapporter beaucoup plus que les louanges de mon entourage. Oui, elle me donnerait le pouvoir de satisfaire tous mes désirs : guérir les maux, gagner la fortune, séduire les filles, vaincre la mort, conquérir le monde,... et pourquoi pas l'univers ? Mes exigences frustrées d'enfant gâté resurgirent avec une joyeuse et irrépressible violence. OUI ! OUI ! OUI ! J'allais de nouveau être le maître de toutes choses. Il me suffisait de tout comprendre : c'était aussi simple que cela. Et c'est ainsi que je m'attelai à la tâche insensée de tout comprendre. TOUT, TOUT, TOUT. Je voulais - Que dis-je ? -, j'exigeais d'être Dieu.

Tu me dis que, pour avoir un comportement aussi stupide, je devais manquer d'intelligence. Et le joueur alors ? Celui dont l'âme infirme exige un train de vie fastueux et qui, pour satisfaire ce tyran, fait appel au jeu jusqu'à la

déchéance complète, celui-là est-il dénué d'intelligence, lui aussi ?

Donc, comme beaucoup de passions aliénantes, la mienne s'était formée en deux temps. Premièrement, l'enfant gâté que je fus avait acquis l'exigence d'être toujours le maître de toute chose. Deuxièmement, avec la découverte de mon intelligence, je crus tenir le moyen de satisfaire cette exigence, laquelle désormais ne connut plus de bornes.

Je fus victime du processus que j'évoquais tout à l'heure. Nous sommes parfois condamnés à prendre pour des réalités certains de nos désirs : ceux qui sont devenus des passions impérieuses et destructrices, des exigences.

La passion d'être Dieu m'aveuglait d'autant plus que son origine, ces exigences d'enfant gâté, se trouvaient enfermées dans l'inconscient. En effet, puisque tous ceux qui s'étaient penchés sur moi m'avaient inculqué une morale généreuse d'égalité, de solidarité, de lutte pour l'épanouissement de tous, mon égoïsme monstrueux ne pouvait s'exprimer que sous un déguisement. Je n'eus aucune peine à le trouver : il m'apparut, à l'évidence, que ce besoin de tout comprendre devait servir l'humanité.

Je dois t'expliquer maintenant comment ce défaut pouvait me rendre inapte à vivre.

Qu'est-ce que le stress ? Comment le stress peut-il déclencher les réactions existentielles ? Comment le stress est-il indispensable à l'existence ?

Le stress commande notre existence. J'utilise ce mot au sens général donné par le chercheur canadien Hans Selye, inventeur du concept. Il a dit maintes fois que le stress, syndrome général d'adaptation, est indispensable à la vie et que son absence totale, c'est la mort. Donc, les éléments qui le déclenchent ne sont pas toujours gravement traumatisants ni frustrants. Une joie le provoque aussi bien qu'une douleur.

Le stress se manifeste quand nous percevons le goût ou l'avant-goût soit d'une privation, soit d'une satisfaction : une brûlure aussi bien que la crainte d'être brûlé, la saveur du premier baiser de même que l'espoir d'en goûter d'autres sont des stress. Cela réveille le désir qui est la voix de Mômmanh en chacun de nous. Elle se fait entendre à longueur de journée, et même la nuit, pendant les rêves.

Pour répondre au stress, l'homme fait appel aux outils que lui a légués Mômmanh : des sens pour percevoir l'environnement, une intelligence pour le comprendre et trouver les moyens de s'en servir, des outils tels que les mains pour agir en conséquence.

Dès qu'il estime détenir une réponse valable au stress, l'esprit humain ordonne de passer à

l'action. S'il reconnaît un plaisir, il ordonne de l'accueillir et de le prolonger, s'il voit une perspective de plaisir, il ordonne de chercher à le réaliser.

<p>Pour obtenir la meilleure réponse possible au stress, quelles qualités doit développer l'homme ?</p>

Cherchons le meilleur processus de réponse au stress.

Il faut développer la connaissance pour savoir comment agir sur la nature. Il faut développer l'adresse et ses prolongements que sont les outils pour faire subir à la nature ce qu'on veut. Au moment du stress, nous devons faire appel à ces aptitudes.

Il faut alors être capable de voir si les moyens dont nous disposons permettent de répondre convenablement au stress. J'insiste : il faut savoir apprécier correctement ses moyens.

Au moment de l'action, ceux qui ont développé une excessive confiance en eux vont connaître des échecs. Ceux qui ont développé le défaut inverse, le manque d'assurance, échoueront aussi souvent car leurs gestes seront maladroits.

Et ceux qui sont esclaves d'une exigence impossible à satisfaire ? A moins d'être affligés, par dessus le marché, d'un excès d'assurance, celui que l'on nomme prétention, ils ne pourront

avoir confiance dans leurs capacités ; ils iront à l'échec par maladresse ou indécision.

Après cette préparation, si le passage à l'action est décidé, il faudra alors mobiliser autant d'attention et de volonté que requis par la difficulté.

<p>Comment l'exigence de bonheur transforme-t-elle la vie en enfer ?</p>
--

Eh bien, mon esprit malade n'était jamais satisfait des réponses puisqu'il exigeait l'impossible : l'intelligence absolue de toute chose y compris, donc, du plus insignifiant problème. Aucune des réponses esquissées ne m'inspirait confiance, mais il me fallait pourtant agir : avant d'ouvrir ma braguette pour satisfaire un besoin pressant, je ne pouvais attendre de savoir avec une certitude absolue s'il valait commencer à la déboutonner par le haut, par le bas, ou encore au milieu. Alors, mes gestes étaient si hésitants qu'il m'est arrivé de me souiller.

Et ce manque de confiance dans le moindre de mes gestes se manifestait chaque jour, à maintes reprises. Il m'est arrivé souvent de ne plus pouvoir parler, mon langage étant devenu une bouillie de sons informe. Il m'est arrivé d'avoir grand peine à conduire ma voiture, de ne plus savoir nager, même...

Mon état ordinaire était devenu celui d'une sorte de zombie : constamment absorbé par de douloureux problèmes, j'étais incapable de m'intéresser à quoi que ce fût. Si malgré tout on m'invitait à jouer, à danser, à discuter, voire même à manger, je le faisais d'une manière mécanique et maladroite.

C'est pourquoi, tant que je n'avais pas réussi à repousser mon démon, il ne m'avait pas été permis de faire l'amour. Il arrivait que se dessinât une ébauche de sourire engageant sur les lèvres de filles attirées par ma beauté : mais je me trouvais alors bien trop loin, de l'autre côté d'une barrière invisible, et de surcroît, j'étais incapable de leur communiquer la moindre information sur ma personne.

Cependant, ce n'était pas ce dernier défaut qui les rebutait : les plus patientes auraient malgré tout tenté de percer mes secrets, en espérant que leur curiosité serait bien récompensée. Non, ma condamnation sans appel venait de ce qu'elles avaient lu dans mes yeux : un égarement désespéré et tenace, le reflet d'une âme malade, rongée par un cancer, fermée à la vie, vouée à disparaître dans les limbes de l'oubli, limbes qui avaient déjà commencé d'engloutir leur proie vivante. Alors, voyant qu'il n'y avait rien à aimer derrière ma face d'ange, les belles s'en allaient.

Quand j'eus contraint mon vice à se replier dans l'oubli, je pus pratiquer le mode de séduction de mon époque. J'étais convaincu que, dans un couple

d'amoureux, la beauté devait être l'apanage de la femme. A chacun son rôle. En jouant la symphonie de son corps, la femme montrait à tout moment le chemin du paradis terrestre ; en étudiant, en réfléchissant, en travaillant, en luttant... l'homme tirait de la nature les éléments qui feraient de cette divine promesse une réalité. La féminine beauté était la révélation de primordiales aspirations auxquelles la puissance de création masculine devait donner corps. Vénus ne pouvait être que la muse qui inspire le créateur : l'homme.

J'étais de mon temps : cette époque où l'on idolâtrait Brigitte Bardot dans des rôles de « ravissante idiote ».

Comment voulais-je séduire ? Par mon intelligence, avant tout. Du trou de campagne qui fut mon nid, autant boueux que bouseux, je croyais m'en être arraché grâce à mon intelligence supérieure. Je me voyais désormais acteur du monde merveilleux des villes, ce monde sans entraves qui avançait à grands pas vers l'opulence, la libération, la conquête de la terre et des étoiles. C'est du moins ainsi que je le voyais. Mais si tu crois que je méprisais les paysans d'alors, mes frères, tu te trompes ; je les plaignais et je voulais qu'ils fussent à leur tour libérés.

Alors ? Pourquoi sentais-je mon corps se dissoudre dans le bonheur quand elle me disait : « Sais-tu que tu es beau, Michel ! » ? Mais bien sûr, je m'en souviens maintenant ! C'est parce qu'en même temps, elle m'enveloppait dans un long regard amoureux, comme un pêcheur emprisonne son poisson dans sa tendre épuisette.

Elle m'aimait !... Alléluia !...

Cela signifiait en outre : de cette maudite chape de plomb, mon esprit est enfin libéré, puisqu'elle le lit sur mon visage redevenu intelligent, curieux, ouvert, et tout et tout... » J'en conclus également qu'elle appréciait ce que je croyais être mes qualités essentielles, mes qualités d'homme : une intelligence bien faite, ouverte, capable de belles performances et un savoir déjà très étendu qui ne demandait qu'à se développer. Elle me dit que oui, bien sûr, elle appréciait ces qualités qu'elle avait cherchées en vain chez d'autres hommes. Pourquoi avais-je tant tardé à venir ?

Ensemble, nous allions mettre tout cela en pratique et réaliser des prouesses. Elle fit de moi son oracle. Dieu ! Que cela était bon ! Enfin, une fée appréciait ma valeur ! Enfin, une divine acceptait de tisser son existence avec la mienne ! ELLE était descendue des cieux pour venir me chercher ! Je serais désormais son maître et son esclave car c'était ainsi, paradoxalement, que je concevais l'amour.

Elle me demanda si je souhaitais avoir des enfants.

- Comment ? Si je le souhaite ? Mais je le veux.
- Parce que tu crois que tout le monde veut avoir des enfants ? Certains n'en veulent absolument pas.
- Ceux-là, je ne les comprends pas. Mais comment peuvent-ils se priver d'une telle joie ?
- Des enfants, ce n'est pas toujours la joie, tu sais. Et puis on peut avoir d'autres buts, dans l'existence.
- C'est vrai... Je n'avais pas pensé à cela. Mais toi ?...
- Rassure-toi, je veux des enfants aussi. Nous avons de la chance.

En ce temps-là, je trouvais encore tout à fait normal d'avoir de la chance. C'était une autre conséquence des gâteries qui avaient enveloppé mon enfance. Beaucoup plus tard, dans notre maison à la campagne, il y eut une période où nous consommions un chat par an. Non, pas en civet ! A l'automne, nous recueillions un chaton ; il passait un hiver confortable, bien au chaud, choyé par tous ; au printemps, l'envie de voir le monde le prenait : il partait en exploration et disparaissait, tué par un environnement dont il ne soupçonnait pas les dangers. Eh bien, quand je trouvais normal d'avoir de la chance, j'étais semblable à ces chatons. Heureusement, l'éducation de Jeanne n'avait pas eu ce grave défaut de lui donner une confiance excessive dans la vie.

- « - Michel, combien en veux-tu ?
- Trois.
- Mais comment as-tu deviné ? Moi aussi, j'en veux trois.
- C'est encore la chance. Mais dis-moi, pourquoi trois ?

- J'ai été enfant unique : on s'ennuie, et puis on risque d'être gâté. Deux se chamaillent tout le temps ; et puis ce n'est pas une vraie famille ; et puis j'aime mieux le chiffre trois. Voilà.
- Et toi, Michel ?
- Ils pourront jouer ensemble et s'entraider. En cas de bagarre, ils pourront appeler leurs frères. Et puis cela nous fera une grande famille pour nos vieux jours. Enfin, cela augmentera nos chances d'avoir des petits-enfants.
- Oh, n'y compte pas trop. Mais dis-moi, tu ne veux que des garçons : et les filles, qu'est-ce que tu en fais ?
- Oh ! Les filles...
- Oui, les filles, comme moi. Tu vois ce que je veux dire ?
- Il en faut...
- Je sais qu'il en faut ! Mais toi, en veux-tu ?
- On n'a pas le choix. Si une fille nous arrive, il faudra bien la prendre.
- On l'élèvera pour faire le ménage et la cuisine. Elle pourra aussi repasser les chemises de ses frères...
- Holà, chérie, où vas-tu ? Tu sais bien que je suis un progressiste. Je défends l'égalité des sexes.
- L'égalité pour les autres, sûrement. Mais pour toi, hein ? On ne pourrait pas faire une toute petite exception ?
- Les filles, quand elles sont jolies et gentilles, c'est bien agréable. Mais je pense à leur avenir : elles n'ont quand même pas tout à fait les qualités qu'il faut pour être un homme.
- Eh, Michel, dis-moi que je rêve ! Si elles ne rentrent pas en cloque à la maison, la seule chance est de leur trouver un bon mari. Dis-moi si je me trompe.
- Heu... »

Je levai la tête. Elle était sortie faire un tour dans le camp. Elle marchait à pas précipités et il me sembla que sa respiration était saccadée. Elle ne tarda pas à revenir, arborant un sourire qui m'attira irrésistiblement dans ses bras. Son corps, tendu, était plutôt froid.

« - Chérie, ça va ?

- Oui, oui... Dis-moi, tu m'as bien raconté que tu as préparé ton bac dans une classe mixte ?

- Oui.

- Est-ce que les filles ont réussi moins bien que les garçons ?

- Non, je n'ai pas vu de différence ?... Ah oui, je vois où tu veux en venir. Tu sais, l'égalité des sexes, c'est tout neuf. Alors, comme tout le monde, je traîne avec moi des restes de vieux comportements.

- Oui, oui !... Pas n'importe quels restes. Alors, que ferons-nous des filles, s'il nous en arrive ?

- Nous prendrons ce qui viendra. Si par malheur... Pardon ! S'il ne nous arrivait que des filles, eh bien, eh bien,... je les aimerais comme des garçons.

- Ce n'est pas si mal pour un début... Oh là, là

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu t'es blessée ?

- Oh là, là !... J'ai peur !... Pourvu qu'ils soient normaux !...

- Ah ! Ce n'est que ça... Bien sûr qu'ils seront normaux ! En voilà, une drôle d'idée ?

- Cette idée me donne des cauchemars. Au réveil, je ne veux plus avoir d'enfants. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Hein, Michel ?... »

Le ton était plein d'espoir. Hélas, le savoir dont j'étais si fier n'apportait pas de solution à ce douloureux problème.

« - Je ne me suis jamais posé la question... Il me semble que non, nous n'y pouvons rien. Mais il n'y a pas d'anormaux dans ma famille, du moins parmi les deux ou trois générations que je connais ou dont on m'a parlé. Et chez toi ?

- Il n'y en a pas non plus, à ma connaissance.

- Alors, tu n'es pas rassurée ?

- Pas complètement. Tu sais, ce genre d'accident peut arriver à n'importe qui. J'en ai vu dans les hôpitaux. Oh ! C'est affreux !

- Voyons, Jeanne, les risques sont minimes. Chaque fois que nous prenons la voiture, nous pouvons avoir un accident grave. Y penses-tu ?

- Non.

- Pourtant, les risques sont plus grands.
- ça me fait une belle jambe ! Bon ! Parlons d'autre chose. Nos enfants, ils feront de longues études. Tu es d'accord ?
- Bien sûr.
- Estelle deviendra avocate. A moins qu'elle ne soit une scientifique, une chercheuse.
- Qui est Estelle ?
- C'est ma fille.
- Ah bon. C'est donc la mienne également. Nos fils aussi pourraient devenir ingénieurs, docteurs, chercheurs, artistes renommés. Peut-être que je rêve.
- Alors, je rêve avec toi. Puisque tu es enseignant, tu sauras bien te débrouiller pour que nos enfants réussissent leurs études.
- J'essaierai. Mais tu n'as pas oublié que nous voulons l'égalité.
- Oui. Et alors ?
- Nous voulons donc que tous les jeunes réussissent leurs études. Et nous y arriverons !... ou presque. A ce moment - là, nos enfants auront les mêmes chances que les autres d'être plombiers, architectes, vachers-porchers...
- Ah non ! Pas vacher-porcher ! Mes enfants ne sentiront pas le lisier, pas plus que la bouse de vache, d'ailleurs, ni même le poisson ou la mangeaille. Et ils n'auront pas de grosses mains boudinées, encrassées par le cambouis, avec partout des callosités dures comme de la peau de caïman. Non, mes enfants seront des gens « bien »
- Eh ! Camarade ! Dis-moi que je rêve.
- Je sais ! Tout ce que tu vas me dire, je le sais. Ce n'est même pas la peine de commencer... »

Nous étions, en ce temps-là, communistes tous les deux. Encore une chance, non ?

« - Jeanne, tu sais ce que signifie « libérer l'humanité » : dans le monde communiste, tout homme pourra développer les dons qui, aujourd'hui, sommeillent en lui. Chacun sera suffisamment instruit pour comprendre ce qui se passe sur la terre. N'importe qui pourra être président, député, maire, général...

- Il n'y aura plus de guerre...

- Ah ! C'est vrai... Bon... En tout cas, ce ne sera plus comme à notre stupide époque, où nous gâchons des millions et des millions de talents...

- La mère Lopin ne s'usera plus le dos à faire des ménages, puisqu'elle sera danseuse étoile. Et le père Magloire ne gagnera plus sa vie en ramassant les vieux chiffons quand il sera pilote d'un vaisseau spatial...

- C'est facile de caricaturer. Peut-être que leurs petits-enfants connaîtront cette vie.

- Et les nôtres ? Ils feront les ménages ou le ramassage des vieux chiffons. Heureusement, ce n'est pas pour demain.

- Si je comprends bien, tu veux que tous les hommes soient égaux en dessous de nous. Voilà un problème... D'ailleurs, même si le Grand Soir n'arrive pas tout de suite, l'idéal de l'école laïque veut, lui aussi, que tous les enfants réussissent leurs études, et nous finirons par y arriver. Tu ne le souhaites pas ?

- Si. En attendant, je me bagarrerai pour que nos enfants fassent de bonnes études. Toi aussi, bien sûr ?

- Oui, évidemment...

- Quant aux autres, ils n'ont qu'à en faire autant. S'ils attendent que ça leur tombe tout cuit dans le bec, tant pis pour eux.

- Il faut quand même les aider.

- Bien sûr.

- Enfin, nous revoilà d'accord. Embrasse-moi, chérie.

- Michel ! Autre chose me tracasse. Tu sais que mon père est mort en déportation. D'autres parents, aussi, sont morts de la même façon, et des amis de la famille. Quand j'étais petite, je croyais qu'il était normal de vivre dans la peur.

- Et, avant, il y a eu la grande boucherie de 14/18.

- Oui ! Si nos enfants doivent mourir à la guerre, je n'en veux pas.

- Et si tu crains les accidents de voiture, que fais-tu?... Tu obliges nos enfants à circuler en char à bœufs ? La vie est pleine de risques : tu l'acceptes ou tu meurs.

- Des mots, tout ça. Tiens, imagine... Oh ! C'est trop dur!... On vient m'annoncer que mon fils de vingt ans est mort Tu ne peux pas savoir ! Il m'est impossible de penser une telle horreur Il n'y a pas de mots. S'il me faut envisager ça ?... je vomis la terre entière. Oh non ! Je ne veux pas d'enfants !...

- Voyons, chérie... Comme tu l'as dit, ce ne sont que des mots... Tu as sûrement déjà choisi plusieurs prénoms ?...

- Attends un peu, s'il te plaît... Laisse-moi me remettre.
- Excuse-moi, chérie. Allons faire une balade en montagne, si tu veux.
- Il est trop tard. D'ailleurs, ça va mieux... Michel chéri, il y a encore autre chose.
- Oui ?
- Parfois, il me semble que je ne suis pas capable d'avoir des enfants...
- Tu as vu un médecin ?
- Non ! Je ne parle pas de ce genre d'incapacité. Je pense à mon caractère. Il m'arrive souvent de faire des choses qui m'échappent. Après, je m'en veux, mais il est trop tard.
- Souvent, l'inconscient te commande : c'est normal. Ou bien ta volonté est parfois défaillante : tout le monde connaît cela.
- Non, il s'agit de choses plus graves.
- Je veux bien l'admettre si tu me dis de quoi il s'agit.
- Je vais essayer. Tu vois, ce n'est pas de la faiblesse, du moins pas au sens habituel car, la volonté, j'en ai trop : alors que les gens normaux en ont une, moi j'en ai plusieurs.
- Le dédoublement de la personnalité ?
- Mais non !... Laisse-moi continuer, s'il te plaît. Tu vois, en ce moment, je veux des enfants, je le veux très fort ; eh bien, il est possible que demain, je n'en veuille pas, et avec la même force.
- Tu es changeante, inconstante ?
- Oh ?... C'est quelque chose d'approchant. Par exemple, je suis toujours d'accord avec le dernier qui a parlé. Je n'arrive pas à tenir mes engagements. Mais j'en souffre, tu sais... Ah ! J'ai peur pour nos enfants... Tu m'aideras, Michel ? Hein ? Tu m'aideras, dis ?
- Bien sûr, Jeanne. Nous trouverons bien un moyen d'en venir à bout. »

Dois-je te dire que j'en profiterai, plutôt lâchement, pour la serrer dans mes bras ? Ce qui se passa ensuite ne te regarde pas : tirons les rideaux...

Le ciel était redevenu serein. Jeanne me dit encore.

- « - Tu me feras de beaux enfants, dis ?
- Oui, ils seront beaux comme toi.
 - Beaux comme nous. Et intelligents, non ?
 - Intelligents aussi, et tout, et tout... Ah ! J'adore les bébés ! Ils sont tellement mignons, avec leurs fesses roses. Je les dévorerais de baisers.
 - Moi, je les préfère plus grands... Et côté face ! C'est très bien comme cela : nous nous relaierons.
 - Oh mon Dieu !
 - Quoi encore ? Qu'est-ce que tu magouilles avec ce dieu auquel tu n'as jamais cru ?
 - Pourvu qu'on ne les rate pas ?
 - Rater nos enfants ? Avec les moyens que nous avons, ça m'étonnerait.
 - Tant mieux Michel ! Tu ne serais pas un peu trop sûr de toi, là ?
 - Je ne crois pas. Chaque fois qu'un de nos enfants semblera prendre un mauvais virage, nous trouverons le moyen de redresser. »

Si tu me juges, je plaide non coupable : dans ce qui restait de ma folie d'enfant gâté, je croyais vraiment que mon intelligence nous apporterait le remède à la souffrance de Jeanne ainsi qu'à tous nos maux.

En fait, elle avait creusé plus loin que moi cette question essentielle : « Comment réussir ses enfants ? » Je l'en aimais d'autant plus. Pour moi, malgré tout, ils n'étaient guère plus que des idées ; pour elle, ils étaient presque réels, nourris de son corps, ses petits amours déjà lovés dans sa chair. Ne sois pas étonné : quand nous étions penchés sur ce sujet, Jeanne abandonnait toute stratégie amoureuse. D'ailleurs, elle ne m'a jamais menti dans ce domaine.

Autre question vitale pour notre amour : l'idéologie. De même qu'on ne peut accoupler de leur plein gré un perroquet et une salamandre, on ne peut marier pour de bon un musulman intégriste et une féministe athée.

Qu'est-ce qu'une idéologie ?

Mômmanh nous a créés pour réaliser son projet, lequel est aussi le nôtre : il faut développer l'existence le plus loin possible dans l'espace et le temps. Dans ce but, nous devons suivre un plan : une idéologie. Tous les hommes qui s'associent à ce plan augmentent nos chances de réussite, et inversement. Les uns sont nos frères ; les autres, s'ils ne le font déjà, un jour ou l'autre risquent de s'opposer à notre idéologie : ils sont, à tout le moins, nos ennemis potentiels.

Les principes fondamentaux de ce plan doivent être bien solides et stables : c'est pourquoi nous en faisons des dogmes. Pour que nous ayons à tout moment le courage de les mettre en pratique, il vaut mieux que nous y croyions très fort : cela nous aide beaucoup quand nous disons qu'ils sont la vérité. Etre ainsi attachés à des dogmes dont nous disons qu'ils sont sacrés, cela s'appelle la foi. C'est probablement Mômmanh qui nous y a prédisposés.

Le plus souvent, les temples de l'antiquité étaient des représentations de l'univers avec le ciel, la terre, le monde souterrain, le visible et l'invisible, le naturel et le surnaturel. Nos églises aussi. Ceci est à l'image de l'idéologie qui est notre maison d'éternité, non comme une tombe, mais plutôt comme un vaisseau qui parcourt l'espace et le temps, dans le présent, le passé et l'avenir.

L'idéologie est notre vaisseau sur l'océan de l'éternité. Si nous la quittons, nous sommes un homme à la mer qui va disparaître à jamais, quittant pour toujours la chaude sécurité du navire et tous ses compagnons de route. C'est pourquoi tant de gens se cramponnent à leur foi jusqu'à nier les évidences qui leur font si mal. Pour qu'ils tentent le grand saut, il leur faut au minimum une bouée de sauvetage et l'espoir de gagner rapidement un vaisseau plus solide.

Comment se forme une idéologie ?

A l'instar des petits enfants que nous sommes restés, nous cherchons à nous bricoler une bonne existence en farfouillant dans notre environnement. Très vite, nous découvrons que nous ne comprenons plus. Comment sont faits les bébés ? D'où viennent les maladies ? Où va le soleil la nuit ? Qui allume les étoiles ? Que devient l'esprit d'un mort ?

Si nous voulons vraiment continuer à comprendre cet univers, il nous faut maintenant chercher dans l'invisible. Alors, nous échafaudons les hypothèses les plus plausibles pour guider notre pensée. « Les maladies sont apportées par de mauvais esprits. » « Le soleil, le soir, s'enfonce dans la terre par un grand trou. Il voyage toute la nuit pour ressortir le matin, à l'est, par un autre trou. »... Et nous essayons de nous bricoler une belle existence, éternelle si possible, à partir de ces hypothèses.

De toutes ces questions vitales, nous en discutons avec les autres. Puisque nous ne pouvons assurer notre existence sans eux, il faut bien réussir à nous mettre d'accord. Et ce n'est pas facile. Quand, enfin, cette démarche paraît aboutir, nous avons en commun la même vision du monde et un ensemble de grands principes pour y assurer au mieux notre existence. Par exemple, « Le monde est commandé par les esprits. Nous devons obtenir l'aide des esprits pour toutes nos entreprises, pour avoir de beaux enfants comme pour faire de bonnes récoltes ». Ou bien : « Il n'existe ni esprits ni dieu, rien que de la matière dont la science découvre les lois. Le matérialisme dialectique a donné naissance au capitalisme que nous devons combattre pour instaurer le monde communiste, le paradis terrestre. »...

Voilà. Nous la tenons enfin, notre idéologie. Ses piliers, nous les coulons dans le meilleur béton armé : après toute la peine qu'ils ont nécessité, nous n'allons quand même pas les remettre en chantier chaque jour. Notre cathédrale est enfin achevée : elle ne doit plus bouger pour des siècles et des siècles. Ses piliers sont désormais sacrés.

Pouvons-nous vivre sans idéologie ? Vivre, peut-être, exister, sûrement pas.

L'idéologie dominante de la France est celle des « Droits de l'Homme ».

Dans une famille, les croyances sont aussi importantes que les enfants, parfois même davantage. Les dieux d'autrefois, de temps en temps, vendaient leur assistance aux hommes en échange du sacrifice de filles et de fils chéris. Sur presque toute la terre, nous avons arrêté cet atroce marché conclu avec des chimères et nous avons transformé la plupart de ces dieux en mythes qui hantent nos musées, mais les idéologies modernes exigent toujours que, parfois, on sacrifie ses enfants, à la guerre par exemple, ou en dénonçant le fils devenu un dangereux criminel.

Chercher l'amour pour ceux dont la plupart des croyances sont opposées ? Impossible. Tiens, voici une petite histoire à ce propos.

Une jeune femme avait entrepris de faire l'amour avec un admirateur des nazis : parce qu'il était beau, parce qu'il était intelligent, parce que c'était un artiste... parce qu'il lui plaisait en toutes choses excepté dans son idéologie exécrationnelle. Elle réalisa qu'elle ne pourrait jouir alors que lui était en bonne voie pour atteindre l'orgasme. Révoltée à l'idée de lui faire ce cadeau, elle lui dit : « - Sais-tu que je suis juive ? ». Il s'interrompit. « - Oui, je suis une sale Juive. Les nazis ont gazé mes parents et brûlé leurs corps dans leur chaudière à chair humaine ? Et puis, sais-tu que je suis communiste ? Le moment venu, nous crèverons la bête immonde. Toi aussi, comme un cafard, nous t'écraserons. » Il rit : « - J'ai rencontré ta mère ce matin. », puis il prit son plaisir tout seul dans un corps inerte et glacé. Car Mômmanh a fait la femme ainsi : elle ne peut connaître l'orgasme si l'amour n'y est pas.

Eh bien, sur ce terrain miné des croyances, une fois de plus la chance nous sourit. Je n'eus même pas à entreprendre la tâche ardue de convertir Jeanne. Quel bonheur j'avais !... Ah mais !... Comme moi, cette magnifique fleur de banlieue « militait » pour rendre le monde meilleur et faire de la terre le « paradis des travailleurs ». Aussi bien que moi, elle savait comment procéder : il n'y avait qu'à suivre les directives du « Parti » tout en protestant de temps à autre - L'esprit frondeur français oblige ! - contre telle ou telle erreur qui ne saurait tarder à être corrigée grâce au « Centralisme Démocratique » et à la vigilance des « Camarades ». Ah ! Le bon temps, la merveilleuse époque où nos esprits, jusque-là aveuglés, s'ouvraient, ébahis et exaltés, sur l' « Avenir Radieux ».

Pour mieux nous exploiter, pour mieux nous faire entretuer dans leurs guerres, « pour mieux nous croquer, mon enfant ! », les classes dominantes avaient toujours su nous dissimuler la réalité, mais c'était bien fini. Comme moi, bien sûr, Jeanne lisait « l'Humanité : le Journal qui dit la Vérité ». Il est vrai que nous ne lisions pas les mêmes pages : j'étudiais les articles concernant la situation sur le « front de la lutte des classes » et la stratégie qu'il convenait d'adopter ; le plus souvent, Jeanne se contentait des mots croisés. En tout cas, à nous deux, nous étions bien informés et il était vain de chercher à nous tromper.

Bien que notre propre niveau de vie se fût sensiblement amélioré et qu'il n'y eût alors pas de chômage, la France était un pays en voie de paupérisation. -Si, si ! C'était écrit dans l'« Huma », pour qui savait lire.

Alors, nos regards attendris se tournaient vers l'heureux « Pays des Soviets », le paradis en cours d'édification où, grâce au gouvernement éclairé du parti communiste, tout était plus performant qu'ailleurs : les kolkhozes, les tracteurs, les camions, les barrages, les combinats... étaient géants, les vaches étaient plus grosses et donnaient davantage de bon lait pour que les enfants heureux du paradis soient encore plus beaux, les athlètes parfaitement formés étaient les meilleurs du monde, la glorieuse Armée Rouge était invincible...

Les soirs d'été, après d'opulentes moissons de blonds épis, kolkhoziens et kolkhoziennes, jeunes et beaux, en pleine forme après leur journée de travail, revêtaient leurs costumes traditionnels si riches en couleurs, puis ils dansaient et chantaient jusque tard dans la nuit blanche, leur musique parfois endiablée, parfois tendre et langoureuse, la musique populaire, bien sûr, la plus belle du monde.

Les U.S.A. restaient la principale force « réactionnaire » qui retardait le triomphe du communisme et le bonheur de l'humanité sur toute la terre. Mais le bouillant Khrouchtchev venait de lancer un défi au grand guignol yankee : dans quelques années -dix ou vingt, je ne sais plus-, le paradis des travailleurs aurait dépassé le géant américain, dans tous les domaines.

La « Dictature du Proletariat » ouvrait les portes de la liberte : c'etait la vraie democratie, tandis que celle des pays liberaux, la notre, etait fautive. La, j'avais du mal a comprendre ; cela ressemblait trop au « Mystere de la Sainte Trinite » chez les chretiens : il fallait accepter l'absurde. Celui qui suivait scrupuleusement les directives du Comite Central etait un homme libre alors qu'un individu de mon genre ne l'etait pas : j'avais trop tendance a ne penser qu'avec ma tete pour, ensuite, tenter de faire partager mes convictions, lesquelles se trouvaient trop souvent hors de la « Ligne du Parti ».

Un secretaire de section, excede, ne me dit-il pas une fois : « Il faudrait fusiller tous les intellectuels !... » C'etait au cours d'une escapade au paradis des soviets, precisement. Il est vrai que le camarade secretaire etait peine par la mediocrite generalisee que nous decouvrons, semblable a une immense poussée de champignons immangeables ; il est vrai qu'il etait ebahi parce qu'une jeune et jolie camarade soviétique, notre guide a Bakou, en Azerbaïdjan, lui faisait la cour dans l'espoir de gagner son billet pour l'enfer capitaliste francais ; il est vrai que, dans le groupe, nous etions deux ou trois intellectuels qui posions des questions deraisonnables, allant jusqu'a mettre en cause les dogmes ; il est vrai enfin que nous avions beaucoup bu.

Neanmoins, une idee acide s'installa dans un coin de mon cerveau : « Au merveilleux Pays des Soviets, est-ce que ma place ne serait pas au goulag ?

Mais, quand j'avais rencontre Jeanne, une quinzaine d'annees plus tot, notre foi etait encore a peu pres intacte. La totale liberte ne devait-elle pas venir prochainement, a l'avènement de la societe communiste, phase ultime de la douloureuse histoire de l'humanite, apres cette periode de purgatoire ou les « travailleurs de choc » edifiaient l'economie socialiste, proteges par la « dictature du proletariat ». C'etait cela le paradis terrestre a conquerir. Il n'y aurait meme plus d'etat ! Tu te rends compte ! Meme si la encore, j'avais des doutes, ma foi gardait de solides racines accrochees aux trois matrices d'avenir, aux trois espoirs qui me gonflaient le coeur : l'egalite pour tous les hommes, la paix universelle, et la fortune pour tout le monde.

Un jour, j'ai vu mon père, un petit paysan, s'aplatir devant « Nout' Maît' », devant Monsieur le Propriétaire de la ferme ; il lui a même donné les plus belles poires de notre jardin, celles dont j'espérais me régaler. Dans le monde que les camarades allaient bâtir, ceci n'arriverait plus : la terre appartiendrait à ceux qui la travaillent, l'égalité serait autre chose qu'un mot ; nul n'aurait plus à se mettre à genoux, chacun aurait sa place assise au grand banquet de l'existence.

Tu as bien remarqué ces gens, nos semblables malgré tout, installés aux premières loges du grand théâtre, ces gens qui, même lorsqu'il y a des places libres, nous écrasent les doigts quand nous essayons de grimper à l'échelle sociale. En langage communiste, cette cohorte des ennemis du peuple, porte un nom : ce sont les classes dominantes, les responsables de la misère humaine. Eh bien, dans le monde nouveau, il n'y aurait plus de talents, de génies même, mort-nés, étouffés dès leur première étincelle, tant par la volonté des classes dominantes que par manque d'enseignement, d'argent, de temps... Partout sur la terre on verrait se lever des millions de créateurs qui, de leurs audaces, transporteraient l'humanité entière dans un rêve merveilleux : le rêve qu'elle poursuit depuis ses premiers pas trébuchants dans l'obscurité hostile et qui a tant de fois tourné au cauchemar, ce vieux rêve enfin devenu une marche triomphale.

Nous vivions une période transitoire, mais la fin de l'Histoire était proche. Car, selon le prophète Karl Marx, l'Histoire n'était autre que la Lutte des Classes avec tous ses rebondissements : hommes libres contre esclaves, seigneurs contre manants, capitalistes contre prolétaires... Mais les classes dominantes connaissent leur dernier avatar : le capitalisme. Bientôt, grâce aux communistes, la terre entière serait délivrée du joug capitaliste ; ensuite, l'un après l'autre, les pays libérés édifieraient l'économie socialiste, ceci grâce à la dictature du prolétariat qui serait impitoyable envers les saboteurs, ces vils laquais des méchants capitalistes. Ces vraies démocraties, pas les fausses comme la nôtre, les démocraties populaires soumises à la dictature éclairée du prolétariat accoucheraient de la société communiste. Alors, la « Lutte des Classes » alias l'Histoire prendrait fin, comme une voiture tombe en panne quand il n'y plus de carburant, puisqu'il n'y aurait plus de

classes. Dans ce monde désormais sans « Histoire » règnerait l'homme nouveau, définitivement sage et bon.

Ami, tu sais bien que « les gens heureux n'ont pas d'histoire ».

Plus de brigands ni de crapules; les rares conflits seraient réglés par la voie de la sagesse : les douleurs hurlantes des corps torturés, les douleurs incurables des morts avant l'heure, le désespoir de ceux qui cherchent de quoi refaire leur vie dans les champs de ruines, toutes ces horreurs ne seraient plus que les souvenirs d'épouvante d'une histoire révolue. Il n'y aurait même plus d'état, figure-toi ! Eh oui, puisque l'état ne sert qu'à assurer la domination d'une classe, on n'en aurait plus besoin. Le ciel serait toujours bleu, la terre serait notre jardin, tout le monde serait beau et resterait longtemps jeune, tout le monde aurait droit à la cuisine raffinée, à l'émotion des arts, aux plaisirs de la montagne et de la mer, à l'équitation, au yachting... Tout le monde serait riche ! Et que sais-je encore ?

Que reste-t-il de ces amours?

Pourquoi l'idéologie s'appuie-t-elle sur une explication de l'univers ?

Nous avons vu que, pour tenter de réaliser au mieux l'existence, le grand combat de Mômmanh, il nous faut concevoir et pratiquer une idéologie. Pour être bien solide, elle doit prendre appui sur une explication bien fiable de l'univers

Pour comprendre notre environnement, les explications naturelles et la méthode expérimentale ont toujours donné les réponses les plus fiables Mais ces réponses étaient loin de pouvoir satisfaire les premiers hommes qui ne possédaient rien de notre monumentale science

moderne. Alors ils imaginèrent les esprits, la plus rationnelle parmi les explications possibles de l'univers en ces années de la préhistoire qui se perdent dans les lointains. Ils créèrent l'animisme. Que pouvaient-ils faire de mieux ? Quand l'avancée des explications naturelles rendit irrationnel l'animisme, les hommes inventèrent le polythéisme. Celui-ci dut bientôt céder la place au monothéisme, quoi que difficilement. Et maintenant, ce dernier peine à résister aux assauts du matérialisme, c'est-à-dire de l'explication du monde par les seules lois naturelles.

Ce matérialisme associé à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme constitue l'idéologie dominante à l'échelle planétaire. Elle n'est pas exempte de croyances. Quelle idéologie pourrait l'être ? Voici par exemple celle que ma théorie conteste : « La matière seule a donné naissance à la vie puis à l'esprit. Notre âme est d'origine strictement matérielle ». Quand il croit tenir la preuve de communications à distance entre les molécules, le Docteur Jacques Benveniste se heurte à ce même dogme.

Qu'est-ce qui a provoqué la chute du communisme dans le bloc soviétique ?

Donc, une idéologie s'appuie sur une explication de l'univers. Et celle-ci est toujours fausse, étant donnée l'insuffisance de notre savoir. Elle est toujours fausse et pourtant ses

articles de foi doivent être immuables. Comment diable sortir de cette impasse ?

Tout simplement : par la liberté. Libres, les hommes pourront chercher d'autres voies. Certains ne manqueront pas d'utiliser cette permission et de temps à autre, l'un d'eux trouvera de quoi améliorer l'idéologie.

Or, les communistes n'en voulaient pas de cette « liberté bourgeoise » puisque, comme tant d'autres avant eux, ils croyaient détenir la « vérité » définitive. En effet, ils croyaient détenir l'explication scientifique de l'histoire, ce qu'ils appelaient « matérialisme historique ». Cette science n'était pas à discuter, mais à mettre en pratique. C'était la bonne médecine pour les maux du peuple et il fallait laisser les bons docteurs faire leur travail. Voilà ce qui conduisait à la dictature des partis communistes.

Et pour aggraver leur situation, le matérialisme historique orthodoxe enseigne que l'économie socialiste est la meilleure alors qu'elle n'a jamais produit que la médiocrité généralisée, quand ce n'était pas la pauvreté.

L'économie libérale s'appuie lourdement sur l'égoïsme et l'économie socialiste fait largement appel à l'altruisme. Connaissant le grand amour de l'homme pour son ego, vous savez pourquoi le capitalisme triomphe. En pays capitaliste, pour un propriétaire d'entreprise, le moyen ordinaire de

faire fortune, c'est d'amener ses employés à produire un maximum de richesses. Ainsi, en travaillant pour son cher « Moi », il contribue à l'enrichissement du pays. En pays communiste, pour un chef d'entreprise, le moyen ordinaire de faire fortune était de plaire aux dirigeants, de ne pas mécontenter ses employés et de détourner les biens de l'état. Travaillant lui aussi pour son cher « Moi », il contribuait trop souvent à l'appauvrissement de son pays.

Toujours en raison de cette fichue préférence pour le « Moi-Ici-Maintenant », les hommes du pouvoir finissent par céder à la tentation de s'attribuer toutes sortes de privilèges. C'est pourquoi il faut établir des contre-pouvoirs.

Absence de libertés, absence de contre-pouvoirs, absence de libéralisme en économie : voilà les trois principales causes des échecs communistes.

Que de douleurs vaines pour quelques erreurs !

« - C'est bien abstrait, pratiquement irréel, me dis-tu.

- Eh bien, torture tes méninges, maintenant que tu connais le prix de l'erreur. Quand on gouverne les hommes n'importe comment, on obtient forcément n'importe quoi. Que sont devenus les

peuples que nos actions généreuses ont contribué à libérer ? Tous ceux de l'empire soviétique ? Et les Afghans ? Et ceux de l'ex-Yougoslavie ? » Sont-ils plus heureux que ceux de l'empire chinois qui « gémissent » encore sous le joug communiste ? Quelle est ta part de responsabilité dans leurs malheurs ? »

N'est-il pas temps de s'efforcer de comprendre l'histoire afin de réussir, peut-être, à maîtriser cette dangereuse cavale folle ?

C'est aujourd'hui une évidence : la charpente du grand cirque de Moscou était défectueuse. Le chapiteau s'est effondré, pitoyable linceul pour les morts du Goulag et leurs bourreaux, en attendant le jugement de l'histoire. Et maintenant que le pays des soviets s'est écroulé tout seul, sans que personne y touche, tel un gigantesque soufflé au fromage, que reste-t-il de ce merveilleux projet qui devint une entreprise monstrueuse ?...

Et ces camarades que nous (Jeanne et moi) avons tant aimés, ceux qui ont trouvé en eux-mêmes des ressources insoupçonnées, qui ont donné tout leur temps, leur énergie, leur amour, et jusqu'à leur vie ! Dans l'épopée communiste, ces braves vont-ils devenir des damnés de l'Histoire ?...

Certainement pas ! Ils porteront la charge de leurs erreurs, mais ils porteront aussi le mérite d'avoir essayé. En voulant nous bâtir un monde pour l'avenir, ils ont mis le feu à la maison. Pendant ce temps, certains de leurs frères s'employaient exclusivement à faire fructifier leurs propres biens.

Ceux qui à la bataille de Stalingrad nous ont sauvé de l'enfer nazi, méritent-ils d'être condamnés à l'enfer dans nos mémoires ?

Honneur à ceux qui se lèvent pour nous sortir des sables mouvants. A force d'essayer, nous finirons bien par y arriver.

Et la Chine, dans cette histoire ? La Chine, ce géant qui paraît bien décidé à devenir la première puissance mondiale, cet empire né en même temps que l'Empire Romain, mais qui est toujours debout, lui, et plus vaillant que jamais, la Chine est toujours dirigée par son parti communiste. Quand l'URSS tentait de sortir de l'ornière en introduisant les libertés démocratiques chez des peuples qui ne savaient pas les utiliser, fonçant ainsi vers le chaos, la Chine adoptait l'économie libérale en s'efforçant de la contrôler d'une main de fer. C'est ce qu'elle appelle « économie socialiste de marché ». Et elle a réussi un formidable décollage économique. Son parti communiste, après avoir abandonné l'économie socialiste et plusieurs autres dogmes, est-il toujours marxiste ? Par là, je me demande s'il continue à chercher une explication matérialiste et scientifique de l'histoire afin que les Chinois deviennent aptes à se gouverner eux-mêmes. Est-il en route vers ce type d'idéologie à la fois éclairée et ouverte que j'appelle de toutes mes forces dans cet ouvrage ? Il ne me coûte rien de l'espérer.

Je crois que la Chine a trouvé dans sa culture multimillénaire les outils pour sortir le communisme de l'impasse où il se détruisait. J'y vois à l'œuvre principalement deux vieilles traditions : l'idéologie ouverte, telle que je la préconise, et le bon vieux pragmatisme chinois. Pour la première, le culte de l'empereur s'est toujours accommodé d'autres idéologies comme le taoïsme, le confucianisme, le bouddhisme tandis que notre christianisme se voulait hermétiquement fermé. Pour la seconde, elle est parfaitement illustrée par Deng Xiaoping réintroduisant l'économie de marché : « Peut importe que le chat soit noir ou gris : s'il attrape les souris, c'est un bon chat. »

Revenons à cette époque gonflée d'espoir. Eh oui ! J'étais communiste et Jeanne, ma fleur éclatante de la banlieue rouge, l'était aussi. N'était-ce pas merveilleux ?

Nous l'étions pour des raisons différentes, mais Jeanne, fine mouche, se garda bien de me le faire savoir. Pas plus que moi, elle ne voulait donner toute sa vie au « Parti ». Tous les deux, en attendant que fût réalisé le paradis des travailleurs, nous voulions profiter des plaisirs qu'offrait déjà notre société capitaliste pourrie et nous engager dans ses promesses qui semblaient à portée de main : gagner de l'argent, voyager, bâtir notre maison... En outre, Jeanne avait bien senti, sous mes paroles de militant exalté, que j'étais un renégat en puissance et elle s'en accommodait. N'étions-nous pas d'accord pour l'essentiel, c'est-à-dire l'égalité des hommes, la nécessité d'ouvrir au plus large son esprit, la recherche d'explications naturelles pour toutes choses. C'était suffisant. Enfin, presque.

J'étais une graine volante, arrachée au terreau qui l'avait nourrie, en quête d'un sol nouveau pour y implanter sa vie. Issu d'un milieu de petits paysans catholiques, instruit par l'école de la République, j'étais viscéralement attaché à l'idéal d'égalité. J'étais arrivé au Parti Communiste parce que l'explication du monde selon Marx m'avait séduit. En particulier, il croyait avoir fait de l'histoire une science suffisamment fiable pour en tirer des applications pratiques : conduire à coup sûr l'humanité vers un avenir radieux et cela me plaisait beaucoup.

« Comprendre le monde pour le transformer », avait dit Marx. Vois comme C'était conforme à mon désir obsessionnel : « Comprendre le monde pour le maîtriser ».

La volonté de comprendre : quand elle n'a pas comme chez moi un caractère névrotique, voilà ce qui caractérise les intellectuels. Rien d'étonnant alors si, au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, ils furent des milliers comme moi, les historiens en tête, qui devinrent plus ou moins communistes. Depuis, les uns après les autres, ils se sont presque tous retirés, le plus souvent sur la pointe des pieds, comme moi.

Mais j'étais encore loin de ce bouleversement.

Jeanne, elle, vivait toujours dans son terroir d'origine et continuait de s'en nourrir : je vous l'ai dit, elle était une fleur de la « Banlieue Rouge ».

L'histoire prétendument scientifique, le matérialisme à la fois dialectique et historique, ne l'intéressaient guère. Elle avait bu le communisme au sein maternel. En outre, elle y était attachée par tous les martyrs de sa famille, les héros de la Résistance, son père surtout, victime du décret « Nuit et Brouillard », dont le corps ainsi que la mémoire des jours douloureux qui succédèrent à l'arrestation, avaient délibérément été égarés dans l'enfer nazi. « Nacht und Nebel » : cela sonne si joliment pour qui ne sait pas.

Donc, elle venait de la « classe ouvrière », et moi, de celle des paysans pauvres. Nous étions d'authentiques enfants de prolétaires, nous n'appartenions pas à la classe capitaliste et à ses laquais. Bien nés, exempts des vices tenaces que l'éducation bourgeoise inculque aux siens et qui leur fait l'âme noire, dans le monde nouveau que nous aidions à bâtir, nous appartenions à la noblesse nouvelle, celle qui devrait, en principe, exercer la « dictature du prolétariat ». Nous étions l'incarnation d'un grand monument de Moscou que nous vénérions, à cette époque, comme l'un des plus beaux du monde : « L'Ouvrier et la Kolkhozienne ». Nous réalisons l'alliance de la faucille et du marteau.

Pourtant, notre capital de noblesse était déjà sérieusement écorné : de bonne naissance, certes, nous venions tout juste d'entrer dans la catégorie bâtarde des fonctionnaires, et parmi les moins honorables, de surcroît, ceux qui ne travaillent pas de leurs mains. Nous n'avions plus droit au titre de travailleurs. Pour aggraver notre cas, nous avons choisi d'être des intellectuels, des suspects enclins à l'hérésie. Mais nous n'avions pas encore conscience de cette discrimination, tout juste esquissée, et nous chantions à pleins poumons :

« Debout ma blonde, chantons au vent,
Debout amis !
Il va vers le soleil levant,
Notre pays. »

L'ouvrière et le kolkhozien, la faucille et le marteau : le marteau peut servir à forger la faucille. Je n'y avais pas encore pensé. Eh bien, je ne devais pas tarder à le découvrir.

Je te l'ai déjà dit : à cette période d'appareillage de notre amour, nos deux existences paraissaient faites pour se compléter, comme deux moitiés d'un puzzle extrêmement compliqué. Notre accord semblait si parfait que j'étais quasiment certain d'avoir trouvé la seule femme que je pusse aimer sur toute la terre, celle que je cherchais depuis si longtemps, L' « Unique » au milieu des deux milliards d'autres, la « Femme de ma Vie ». Ah mais ! Quelle chance !...

Quelles sont les conditions d'un grand amour ?
--

L'illusoire certitude d'avoir enfin rencontré l' « Unique », nous sommes nombreux à l'éprouver. C'est probablement un tour, un de plus, que nous joue Mômmanh. Elle aurait inscrit ceci dans notre code génétique : « Si tu rencontres un être de l'autre sexe qui te plaît énormément, tu éprouveras désormais pour lui un attachement aussi fort que pour tes père et mère. » Or, papa et maman sont bien uniques au monde ? Non ?...

Il y a bien, bien longtemps, dans sa mémoire vivante, Mômmanh découvrit les bienfaits de la reproduction sexuée. Elle lui fit une place d'honneur, tout près d'elle, tout en la dotant à profusion de désir et de plaisir.

Tout dernièrement, dans sa mémoire humaine, Mômmanh s'aperçut que, même s'il n'est pas associé à la reproduction, l'amour est bénéfique. Alors,

elle l'a installé aux premières loges et doté comme le plus chéri de ses enfants. Elle accorde les plus belles primes aux amants dont les qualités existentielles se complètent le mieux.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Parmi les êtres en qui il reconnaît son complément sexuel, l'être humain recherche celui qui enrichira au mieux son existence. Par exemple, il peut rechercher la force, la beauté, l'intelligence, la fortune, la puissance, la santé... Et encore ! Et encore !...

Mais, supposons que l'être idéal possède ces qualités sans y attacher la moindre importance. Supposons même, par exemple, qu'il soit riche et que l'argent le dégoûte : il ne tardera pas à perdre sa fortune. A l'inverse, si l'argent est une valeur pour lui, il fera tout pour en avoir le plus possible. On peut dire la même chose de toutes les qualités du bien-aimé. Si elles ne l'intéressent pas, si elles ne sont pas soutenues par des valeurs, elles sont toutes prêtes à s'en aller au moindre courant d'air.

Qu'ils aient, en premier lieu, les mêmes valeurs. Sinon, leur alliance sera provisoire comme celle des Américains et des Talibans face à l'ennemi commun soviétique.

Les valeurs morales viennent en tête, mais il y a aussi les autres. Ainsi tel couple va

donner beaucoup à la culture et tel autre à la nature. Ces autres valeurs, même quand elles se matérialisent par des passions, doivent rester secondaires au nom de la morale, mais ce n'est pas toujours le cas.

Ceci posé, il n'est nullement nécessaire que les amants aient les mêmes goûts. Si tous les deux adorent les arts, par exemple, l'un peut aimer le baroque et l'autre le classique, l'un la peinture et l'autre la musique, l'important étant que dans leur voie commune ils s'entraident et se complètent au mieux. S'ils apprécient tous deux la bonne cuisine, l'un peut aimer la faire et l'autre laver la vaisselle, l'un peut adorer la confiture et l'autre le fromage. Il faudra donc que, dans leurs rôles préférés, ils se complètent harmonieusement, ainsi que Mômmanh les a conçus : l'un élève le futur bébé dans son ventre, l'autre les protège.

Et ce n'est pas tout. Ayant accordé leurs désirs existentiels, valeurs et goûts, il faut encore qu'ils apportent les meilleurs moyens pour les réaliser, ces désirs, sans quoi ceux-ci resteront à l'état de rêves douloureux. Les candidats à l'amour doivent être dotés de toutes les qualités qu'il faut pour cela, la beauté, l'intelligence, la force, le courage, la culture... Ce ne doit pas être la condition première, mais c'est néanmoins la plus importante.

L'amour est comme un commerce. Non ! Pas « Boutique Mon Cul ». Une sorte de troc où, plutôt

que d'échanger, on met en commun des atouts existentiels. Chacun montre à l'autre ce qu'il a apporté et les deux candidats négocient longuement : « - Ce n'est pas assez. - Je n'aime pas du tout cela. - Ajoute telle et telle chose... ». Quand chacun se trouve satisfait du marché, l'amour, qui a monté en eux jusqu'à les submerger, commence à consolider les liens qu'il a tissés de l'un à l'autre. Encore un peu et ces liens deviendront tellement solides qu'il sera très difficile et douloureux de les rompre.

Alors, le moment est venu de procéder à la première signature du contrat. Pour des raisons pratiques, il vaut mieux faire cela dans un bon lit. C'est là que Mômmanh donne son cadeau, quand les amants ressentent une explosion de bonheur. Il se produit en eux une gerbe d'étincelles, joyeuses qui s'en vont rejoindre les étoiles. Ils ont alors l'impression d'être délivrés de leur fichu « Moi », fondus l'un dans l'autre d'abord, puis fondus ensemble dans l'univers en marche. Peut-être qu'ils ont rejoint Mômmanh ? Peut-être qu'ils ont trouvé une fenêtre sur ce que les bouddhistes appellent « le nirvana » ?

L'amour est un commerce, avons-nous dit, mais un commerce très spécial. Il ne se fait pas avec de l'argent car on ne peut acheter aucun sentiment, encore moins le sentiment amoureux. Malgré tout, l'argent est pris en compte dans le marché amoureux : celui qui en possède inscrit une qualité de plus à son actif.

La foire aux amours bat son plein au printemps et elle dure toute l'année.

A la foire aux amours, l'homme y recherche une déesse, en toute simplicité. Elle doit avoir la beauté qui éclairera son chemin, elle doit aussi être sexy et aimer faire l'amour, elle doit incarner le travail, l'intelligence, l'inspiration, la maternité, elle doit, elle doit, elle doit... A son tour, maintenant. A la foire aux amours, la femme y recherche le dieu qui comblera tous ses désirs sans jamais se lasser, rien de plus. Tu sais bien que certaines qualités sont demandées par tout le monde : beauté, savoir, courage, humour...

Mais il n'y a ni dieu ni déesse à la foire aux amours, ça n'existe pas. Alors les clients se contenteront de chercher les meilleurs dans ce qui existe, ceux qui présentent au mieux les qualités existentielles recherchées. La femme jeune, et belle, et riche, intelligente, active et gaie de surcroît, cette jeune beauté sera très demandée. Dans la multitude de ses soupirants, elle choisira un homme jeune, et beau, et riche, fort, inspiré, repoussant la tristesse avec son humour. Et les autres continueront de soupirer si ça leur chante. Les beaux partis iront avec les beaux partis et les minables n'auront plus qu'à chercher leur bonheur dans les invendus. C'est ce qu'ils font généralement.

Toutefois, pour augmenter leurs chances de faire une belle conquête, ils peuvent aussi

chercher à se doter des qualités qui leur manquent, et c'est aussi ce que la plupart font. Ils ont compris que pour demander beaucoup à l'amour, il faut lui apporter beaucoup. Et dans ce qu'on offre à l'aimé, il faut bien que le souci de satisfaire autrui éclipse le souci de soi.

Tout ceci pour arriver à cette évidence que tu connais, bien entendu : pour avoir quelque chance de réaliser l'amour de tes rêves, il faut te dépasser et te dépasser encore. Sinon, il faudra te contenter des restes refroidis dont personne n'a voulu. C'est la plus importante règle de la stratégie amoureuse, tellement omniprésente que j'ai oublié de la citer en premier lieu.

Voilà donc comment l'amour tire les hommes vers le haut

A la foire aux amours, donc, personne n'a trouvé la divinité charnelle dont il rêve. Dans le choix limité qui existe, chacun doit se contenter de ce qu'il est capable de payer en monnaie d'amour. Tout le monde devrait se sentir frustré, mais il n'en est rien car le sentiment amoureux accomplit des miracles.

Pourquoi le plaisir d'amour est-il inscrit dans notre hérédité ?
--

Multiplier mes forces grâce à ma moitié, me tirer vers le haut grâce à la compétition amoureuse : voilà deux bons moyens d'avancer dans

***la conquête de l'existence. Mômmanh le sait bien,
et elle accorde la plus belle de ses récompenses
aux meilleurs amants.***

Quelle probabilité y a-t-il pour que deux âmes en quête d'amour découvrent, d'emblée, qu'elles se complètent au mieux ? Aucune !... Aussi, tu penses bien que les négociations amoureuses ne peuvent être que longues et ponctuées de crises. Bien souvent, d'ailleurs, elles sont rompues avant terme. Comment pouvais-je croire que nous étions le couple élu en train d'escalader joyeusement le ciel, sans même avoir besoin de reprendre son souffle ?

Eh bien, cette symphonie de l'imbécile heureux, supporteras-tu de l'écouter encore un peu ?

Je voulais partir en Afrique Noire. Y découvrir un autre monde mystérieux, nouveau, simple, au sein d'une nature exotique et intacte, monde admiratif, reconnaissant, amical..., monde où je porterais le progrès moyennant un salaire très confortable. Grâce à tout ce que j'avais appris sur les bienfaits de l'éducation et sur l'égalité des hommes, nous allions réaliser de grandes choses en Afrique. Ah mais !

Eh bien, Jeanne avait aussi ce projet ! Elle avait attendu de me rencontrer pour le réaliser. De nombreuses années plus tard, j'appris qu'elle n'avait jamais envisagé de s'expatrier avant que je lui en parle.

Nous continuâmes de tricoter ensemble nos deux existences : toujours, l'accord était parfait, de plus en plus savoureux à mesure que nos êtres se fondaient en un couple heureux.

J'avais dans la tête une grande maison rustique que nous achèterions plus tard, à la campagne, au milieu d'un grand parc, pas trop loin de la mer et tout près d'une ville chargée d'histoire, ville d'une taille raisonnable pourvu qu'elle fût un riche foyer culturel bien doté en équipements de toutes sortes. Là, nos enfants grandiraient harmonieusement, nourris de nature, de culture et de liberté. Là, chez

nous, nos amis seraient accueillis chaleureusement grâce à ma délicieuse épouse qui ferait pour eux le ménage, les courses et la cuisine. Notre confort matériel étant ainsi assuré, moi, je m'emploierais à meubler généreusement les loisirs de nos invités : je leur proposerais des jeux, des excursions, j'engagerais des discussions passionnantes, sur le matérialisme dialectique, par exemple. Je conduirais le métier et ensemble nous tisserions des moments inoubliables. La grande maison à la campagne serait le domaine où notre bande, tel le club des Jacobins, s'emploierait à rebâtir un monde à notre convenance.

Peut-être aussi ferais-je la vaisselle, à l'occasion.

Eh bien ! Tu l'as deviné : naturellement, Jeanne en rêvait aussi de cette vie de château sans domestiques. C'était merveilleux !

Chaque étape de notre mutuelle exploration apportait ainsi une révélation inespérée et la fusion de nos êtres se poursuivait, étincelante comme un diamant, jouissance subtile, délicate, élégante, forte, parfumée, tonique,... exquise ! en un mot. Ah ! Le bon temps !...

Je suis gourmand. Et j'espérais bien devenir, à force d'exercices, un gourmet raffiné et heureux. La méthode était simple : pendant des années et des années, je goûterais et comparerais les saveurs exquises que je n'avais pu, jusque-là, m'offrir. A force d'obstination, au fil du temps, ma sensibilité gustative s'affinerait. Et viendrait le moment où une belle orchestration culinaire me transporterait d'émotion jusqu'au paradis des gourmets. Ainsi, quand ton âme s'est enfin ouverte à la musique, une symphonie de Mozart t'arrache-t-elle des larmes de joie. Ainsi retrouves-tu voguant dans l'infini océan étoilé d'algues bleues. Non ?...

Cela se dit autrement en langage courant : « Planer ».

Cependant, je n'envisageais nullement d'apprendre à faire la cuisine, ce qui, dans mon esprit et à notre époque, eût été inconvenant : à chacun son rôle ! Le Ciel venait de m'envoyer la cuisinière. J'attendais donc de mon amour qu'elle me mijote

des plats exquis ; bien sûr, à cause de ses régimes, elle pourrait à peine les goûter, mais je lui en ferais l'éloge tendrement, et même publiquement. Tiens ! A ce propos, il me revient une image de mon enfance.

Mon grand-père était en colère contre ma si gentille grand-mère et, par la fenêtre, jetait dans la boue de la cour son repas du soir : son écuelle de soupe. Du pain trempé avec un bouillon au saindoux garni avec des légumes du jardin : c'était cette même soupe paysanne qu'il mangeait deux fois par jour ; mais, ce soir-là, d'après ses dire certainement exagérés, elle était infecte. Eh bien, cela ne se produirait pas chez moi.

Que mon amour fit pour moi la cuisine me paraissait aussi naturel que de respirer et, d'ailleurs, Jeanne manifestait beaucoup d'enthousiasme à cette idée. Tiens ! Elle sut même me faire saliver en décrivant une de ses spécialités, savoureuse certainement, mais dont j'ai maintenant oublié jusqu'au nom, quoi que son évocation me mette encore l'eau à la bouche. Alors que je ne lui demandais rien, elle avait promis que je me régalerai avec ce mets qui devait être doublement savoureux, puisque préparé à l'amour et au feu de bois.

J'espère bien avoir un jour l'occasion de le déguster.

Elle partageait tous mes goûts, elle approuvait tous mes projets. Je l'aimais de plus en plus jusqu'au moment où je me dis : « Mais alors, je l'aurai tout le temps sur le dos ! » Allez savoir pourquoi, en dépit de tout mon amour, cette perspective fit monter en moi des bouffées d'angoisse. Je le dis à Jeanne, ce qui la fit bien rire.

« - Enfermés à vie, rien que nous deux, dans une bulle, nous réchauffant au feu de notre amour ? Mais il n'y aurait bientôt plus de bois à brûler !

- Soudés l'un à l'autre comme des frères siamois ? Non, l'amour ne peut être une infirmité.

- Oh ! Quelle horreur !... Dis-moi, Michel chéri, tu ne seras jamais loin, quand même ?... que je puisse t'appeler si j'ai besoin de toi.

- Je ferai mon possible, Jeanne chérie.

- Dis-moi, Michel, tu n'en profiteras pas pour aller courir les filles, hein ? Tu me le promets, Michel ? D'ailleurs, si une de ces bécasses essaie de me piquer mon homme, je lui fais la peau !...
- J'irai te porter des oranges en prison, ma chérie... »

Au premier rang des activités que je voulais pratiquer sans Jeanne, il y avait la pétanque. A l'époque, ce jeu faisait partie d'un ensemble de loisirs où la présence d'une femme était inconvenante : le bistrot, les spectacles sportifs, le tiercé bien arrosé, la chasse et la pêche... Une femme « bien » n'allait pas « traîner » en compagnie des hommes, et puis elle avait bien assez à faire à la maison. Donc, de temps à autre, j'irais faire une pétanque avec des copains aussi passionnés que moi. Je ne manquerais pas de rapporter à Jeanne, honnêtement, les bons coups que j'aurais réussis ou manqués, en qualité de tireur, de pointeur ou de stratège : elle saurait apprécier.

J'envisageais aussi d'aller à la pêche. Comme l'intrépide chasseur des temps préhistoriques, je sortirais affronter les dangers de la nature sauvage pendant que, bien au chaud dans la hutte, ma farouche compagne veillerait sur nos petits. Et je rapporterais triomphalement un plein panier de poissons encore frétilants que je jetterais à ses pieds. - A la réflexion, il me paraissait plus convenable de ne pas le jeter. Je me contenterais donc de le déposer.- Et, pendant que ma Jeanne serait affairée à vider, laver, cuisiner le produit de ma pêche, notre nourriture durement gagnée, je lui réjouirais le cœur par le récit de mes exploits dignes d'Ulysse, je lui ferais savoir comment moi, « Renard Subtil », par une connaissance intime de la nature associée à beaucoup de ruse, j'aurais pu réussir autant de prises difficiles. Et là encore, elle saurait apprécier. Elle n'irait sans doute pas jusqu'à porter un collier fait avec les dents de mes plus beaux brochets, mais elle saurait au moins reconnaître en moi le fin pêcheur et l'ami de la nature.

Je voulais aussi me réserver beaucoup de temps pour mes recherches intellectuelles ainsi que, par ci, par là, de longues heures pour marcher en cogitant et réciproquement. Tu n'as quand même pas oublié que je m'étais donné pour mission de refaire le monde ?

Pendant que je serais occupé par mes activités personnelles, Jeanne pourrait se consacrer aux siennes. En premier lieu, elle prendrait soin de son corps et de sa beauté, et je l'approuvais sans réserves. Elle serait ainsi amenée à fréquenter divers lieux : salle de gymnastique, piscine, salons de coiffure et d'esthétique, boutiques et magasins... Je découvris que cette création artistique quotidienne prend beaucoup de temps et d'argent : c'est le prix à payer pour que continue de luire l'Etoile du Berger, et je l'acceptais de grand cœur, à condition toutefois qu'elle n'empiétât pas trop sur le temps consacré aux activités prioritaires.

Pour le reste, exceptée, parfois, la visite d'une exposition de peinture, Jeanne n'avait pas d'autres passions personnelles à satisfaire. Pendant que je serais absent, elle veillerait sur la nichée tout en préparant un nid bien accueillant pour mon retour.

Au camp de vacances, souviens-toi, elle était l'intendante et moi le chauffeur. Nous passions beaucoup de temps ensemble, dans la fourgonnette, sur les routes de montagne. Est-ce que les paysages grandioses nous inspiraient ? Il me semble. Nous parlions beaucoup, faisant couler nos deux existences l'une vers l'autre, comme deux ruisseaux.

C'est ainsi que furent explorés quelques-uns des domaines où se situaient nos goûts communs : les voyages, le cinéma, la lecture, la musique, les conférences, les sciences de la vie, le jardinage... Nous ne risquions pas de nous ennuyer ! Eh oui, même le jardinage ! Si elle n'aimait pas abîmer ses belles mains en travaillant la terre, du moins appréciait-elle les jolies fleurs que je ferais pousser, et elle serait ravie d'éplucher les légumes du jardin.

Je lui racontai ma famille, mes amis et elle fit de même : là encore, l'entente était parfaite. Nos deux existences s'ajustaient exactement, comme les deux parties d'un portrait déchiré. C'est impossible : j'aurais dû le savoir et devenir méfiant. Penses-tu ?... J'étais littéralement ravi.

Oui. C'est bien ainsi qu'alors, du haut de mes vingt-cinq années d'immatunité, je vivais l'Amour. Et maintenant que l'excès de maturité m'entraîne

vers la tombe, notre amour n'est plus un rêve éveillé. Hélas, il a été maintes fois menacé, écorché, blessé sauvagement, mais il est bien vivant, solidement campé sur ses racines tel un jardin qu'on a fait renaître sur les décombres d'un champ de bataille. Il y a une tombe dans ce jardin. Le prix de nos fautes est lourd : jamais nous n'aurons fini de payer.

Tu sais qu'on ne devrait pas aller faire la guerre sans une solide préparation : eh bien, il en est de même pour l'amour, surtout quand il doit produire des enfants.

Pendant les longues pauses de ces jours d'été, nous aimions grimper jusqu'à un alpage, à la lisière de la forêt, au bord d'un petit torrent qui formait là une cascade étincelante. J'y prenais une douche glacée qui crispait tous mes muscles et m'obligeait à courir un peu sur la pente : j'évacuais ainsi le désir qui m'envahissait et mon trop-plein d'énergie. Apaisé, en pleine forme, je venais m'allonger au soleil, dans l'herbe drue de l'alpage, près de la merveille faite de chair.

J'appris de sa si jolie bouche d'où ne pouvaient sortir que des perles et des baisers - Pas des mensonges en tout cas ! -, j'appris ce dont je me doutais bien un peu mais que personne, à part ma mère, ne prenait plus la peine de me dire. Je peux bien le répéter ici où la fausse modestie n'est pas de mise : je suis très intelligent !

Cela n'est pas évident et seul un esprit subtil peut s'en apercevoir. En effet, avant de parler, je cherche longtemps mes mots, si longtemps que mes interlocuteurs, à bout de patience, s'expriment à ma place ou passent à un autre sujet. Tu as compris qu'on me laisse rarement la parole. Sous ces apparences trompeuses, Jeanne avait su tout de suite discerner mes grandes qualités intellectuelles et elle me le dit sans détours, prenant spontanément dans notre couple la place que je jugeais être naturellement la sienne : elle me demanderait conseil comme à un maître bienveillant et elle mettrait sagement en pratique mes avis éclairés. Ah ! La fine mouche. Elle avait bien su découvrir le meilleur de moi-même. Comme je l'aimais !

Au contact de sa peau si douce, je sentais de chaudes ondes de bonheur qui irradiaient dans tout mon corps. Certains endroits étaient plus sensibles que d'autres. Elle m'avait dit ressentir la même chose et je lui avais demandé:

« - Est-ce qu'un radiateur électrique éprouve les mêmes sensations quand on lui envoie le courant ?

- Pour le savoir, il faut d'abord lui apprendre à parler. », m'avait-elle répondu en riant

Ah mais ! Quelle merveille ? Qu'avais-je bien pu faire pour mériter cela ?

Elle me révéla encore une chose que, cette fois, j'ignorais totalement. Eh oui : je suis brave. J'avais peine à la croire. Là encore, ce n'est pas évident. C'est une qualité qui ne se révèle sûrement que face au danger. Je n'étais guère convaincu qu'elle eût raison : tant pis, j'acceptai le compliment tout en souhaitant n'être jamais mis à l'épreuve ou, du moins, pas en présence de ma reine. Hélas ! Chienne de vie ! J'allais sans tarder être mis en demeure d'honorer mon chèque sans provisions.

Un soir, au centre de vacances, un de nos pensionnaires s'était cassé une jambe et il fallait appeler une ambulance. La cabine téléphonique, au milieu des chalets de paysans, était gardée par deux chiens de berger qui grondaient et montraient des crocs impressionnants. Si j'avais été seul, j'aurais sauté au volant de la fourgonnette pour descendre jusqu'à la vallée par la route en lacets que tu connais déjà ; là, dans le gros bourg de Bellua, j'aurais pu téléphoner en toute sécurité.

Mais « Elle » était là.

Alors, je pris une profonde inspiration et j'y allai, vers ce destin menaçant. Je m'imposai une allure décidée qui, cependant, se révéla légèrement trébuchante, et j'obligeai mon esprit à se concentrer sur cette maudite conversation téléphonique. Je m'abstins de parler : car si la demi-obscureté dissimulait mes tremblements, elle n'aurait pu masquer les chevrottements de ma voix. Et « Elle » était là ! « Elle » aurait approché, « Elle » aurait tout découvert ! Démarche trébuchante, mains tremblotantes

et voix chevrotante : mon compte eût été bon ! « Adieu, ma belle ! Et toi, minable ! Va t'en rejoindre le troupeau des cloportes ! »

Est-ce qu'il y eut, ce soir-là, un miracle, pour aider le mécréant que je suis ? En tout cas, il est certain que, tels les lions de Daniel, les deux cerbères qui s'étaient institués gardiens de la cabine téléphonique de Montchauvin se couchèrent à mes pieds. Et la grande aventure put continuer. J'en tremble encore.

Est-ce que je dis alors : « Merci mon Dieu ? Peut-être,... entraîné par une vieille habitude. Maurice, un de nos oncles préférés, aime à citer. « Un sourire de toi, et j'avale un camion de briques !... » Plutôt donc, j'aurais dû dire : « Merci, l'amour, toi qui nous fais accomplir des prouesses étonnantes. »

Avec la même perspicacité, Jeanne découvrit encore que j'étais un artiste né, que mon goût était des plus sûrs, que je possédais beaucoup d'autres trésors que je ne soupçonnais pas : gentillesse, patience, endurance, générosité, ténacité,... le tout livré en vrac car nous n'avions pas le temps d'en faire l'inventaire complet et détaillé.

Mais comment pouvais-je digérer un tel gavage de compliments ? Et avec ravissement, encore ! Tu trouves que j'étais puant de prétention : eh bien non, rassures-toi. Je savais bien ne pas avoir acquis, dans ma courte expérience de jeune homme, toutes les qualités dont me parait Jeanne. Mais je croyais, et je crois de plus en plus, que l'homme a des possibilités supérieures à ce que l'on admet couramment. Ces aptitudes à embellir notre existence, j'étais loin de les avoir développées : mais, pour y parvenir, ne voyais-je pas la vie devant moi et la force que me donneraient les encouragements de Jeanne ?

Dans mes exaltants projets, j'avais négligé au moins un facteur important : le temps, le peu de temps dont nous disposons. Mais, n'es-tu pas là pour continuer les conquêtes ?

Mes vastes connaissances greffées sur une grande intelligence, mon esprit méthodique, rigoureux et ouvert, mon sens moral rehaussé de générosité, mon énergie

et ma forte volonté : ces trésors de ma personnalité faisait de moi plus qu'un guide. Je serais le chef vénéré autant que bien-aimé. Nous discuterions de tout, bien sûr, mais la décision me reviendrait toujours, ainsi que le contrôle de son exécution. Je trouvais cette constitution de notre futur empire familial tout à fait sage. Mais oui ! c'était encore ainsi, en ce temps-là !

Pourtant, j'avais étudié à l'Ecole Normale d'Instituteurs et je pratiquais le marxisme : ces deux écoles tenaient pour naturelle l'égalité de l'homme et de la femme, mais il faut croire que je n'avais pas tout compris. Peut-être te l'ai-je déjà dit, à l'Ecole Normale précisément, en terminale, j'avais étudié dans une classe mixte, ce qui était alors une exception. En compétition avec des filles, j'avais pu constater qu'elles étaient aussi intelligentes que les garçons. J'ai encore le souvenir de conversations qui me paraissaient savantes tout en étant enrichies d'imagination, de poésie et d'humour. Le monde qui s'y dessinait sous un jour nouveau était riche de promesses. Ces conversations ont été des moments délicieux.

Malgré tout, comme la plupart des hommes jusqu'à cette époque, je croyais que la femme ne devait pas « porter la culotte ». J'étais convaincu qu'en dépit de leur intelligence, les filles avaient un caractère fantasque, charmant certes, mais qui leur interdisait l'accès à de hautes responsabilités. Donc Jeanne serait la sage épouse que j'attendais. Quoique désordonnée, distraite, impulsive, souvent maladroite, elle s'engageait de tout cœur à ne pas décevoir son époux bien-aimé : mes conseils avisés conjugués à la vigueur de notre amour devaient amener cette partie trop humaine de son être à devenir digne de moi.

« Et je vis que cela était bon. » (Ces paroles, dans la Bible, sont attribuées à Dieu quand il contemple les fruits de sa création.)

Oui, tu as le droit de rire.

D'ailleurs, Jeanne ne tarda pas à me fournir la preuve de sa bonne volonté. J'avais une vieille Deudeuch qui atteignait ses 85 km/h. sur le plat, et même 90 ou 95 avec un bon vent arrière soufflant dans la toile. J'en étais fier et j'y tenais beaucoup.

J'avais eu l'intention d'en faire ma voiture de dragueur - heureusement, car je n'avais pas les moyens de m'en offrir une autre - et je m'étais bien convaincu que les belles qui ne sauraient pas l'apprécier seraient immédiatement déconsidérées.

Je trouvais que ses balancements parfois étonnants étaient un jeu en pleine harmonie avec les belles courbes de notre planète, des élans de tendresse à l'égard du paysage, en quelque sorte. De même, sa ligne sans prétention de paysanne qui s'en va au marché et son comportement modeste étaient bien conçus, à mon avis, pour ne pas offenser la nature. Quant à sa nonchalance, elle me laissait tout le loisir de découvrir le paysage sans en être empêché par l'effort de pédaler qu'imposait mon précédent véhicule ou l'extrême vigilance que requièrent les bolides actuels.

Deudeuch nous emmenait en balade les jours de congé. Mais pourquoi diable voulais-je me persuader et convaincre ma belle que c'était la meilleure voiture du monde ? Pourquoi allai-je jusqu'à vouloir lui faire escalader les montagnes ?

Voilà : nous avons descendu un sentier de jeep dans les alpages, un sentier vraiment très raide. Nous avons promené notre amour dans la montagne. Le soleil, l'air vif, et les tendresses de la nature lui avaient fait du bien : il avait continué de s'épanouir. C'était l'heure de rentrer. Deudeuch, malgré toute sa vaillance, ne parvenait pas à remonter la pente. Grâce à Jeanne, je n'avais plus aucun complexe. La voiture était un modèle à embrayage automatique : moteur en marche, je passai la première, serrai le frein à main, et dis à Jeanne de se mettre au volant pendant que j'irai pousser derrière. Elle ne savait pas conduire, mais il suffirait qu'elle exécute les quelques gestes simples que je lui indiquai : accélérer à fond, libérer le frein à main, tenir le volant.

L'opération commença bien et je crus qu'elle allait réussir : Jeanne accélérât à fond, je poussais de toutes mes forces, et la voiture avançait mètre par mètre, grignotant la montée. C'est alors que mon Amour eut l'inspiration ! Il faut que tu le saches : quand ça la prend, elle passe tout de suite à l'acte.- Elle descendit soudain pour m'aider à pousser ! Deudeuch recula aussitôt en me bousculant sans ménagements ; elle réussit toute seule un superbe demi-tour, puis elle entreprit un

vertigineux slalom dans l'alpage et, n'hésitant plus, se dirigea résolument et de plus en plus vite vers l'invisible vallée avant de se planter, loin de nous, dans un majestueux sapin dont la tête dodelina un peu en signe d'étonnement.

Alors, un grand silence se fit.

Ce fut à ce moment, dans cette nature ensoleillée à nouveau paisible, qu'éclatèrent des sanglots irrépressibles arrosés d'un torrent de larmes. Quelques vaches interloquées vinrent voir, puis ayant renoncé à comprendre, se remirent à brouter, occupation dont l'importance ne faisait aucun doute.

Maintenant que je comprends comment j'ai été appâté, ferré, emballé, ficelé et entraîné par mon Amour dans sa tanière, je sais que ces sanglots -là échappaient au stratagème : ils étaient vrais !

Jeanne se tordait dans l'herbe, sans aucun souci pour sa beauté. A travers les sanglots, les larmes et les cheveux fous qui retombaient sur sa bouche, elle éructait bruyamment un flot de paroles que je recueillais pieusement, tel un prêtre de Delphes écoutant la Pythie. En voici une traduction à peu près juste : « C'est toujours pareil. Je rate tout ce que j'entreprends. Michel ! Je n'aurai jamais d'enfants Je les tuerais, maladroite comme je suis ! Oh je veux mourir ! Non Ne me touche pas. Tu ne connais rien. Laisse-moi. Je veux mourir... »

Aïe ! La détresse de Jeanne était assez forte pour percer la carapace de ma stupide vanité. Moi qui me croyais apte à tout maîtriser grâce à mon esprit éclairé, voilà que je ne comprenais rien à cette crise apparemment grave. J'étais désemparé...

Maintenant, je crois savoir ce qui effrayait Jeanne à un tel point. Mais le moment n'est pas venu, je te l'expliquerai plus tard.

Donc, ma bien-aimée était submergée par une crise de confiance en elle, et comme elle ne voulait s'en remettre à personne d'autre, pas même à moi, pour conduire sa propre barque, c'était une tragédie. Ce l'était d'autant plus que, pour

réaliser certains sinistres projets habilement dissimulés dans son déguisement de femme soumise, elle devait avoir des qualités de chef. Heureusement, avec elle, si les tragédies sont intenses, elles ne durent jamais bien longtemps : elles sont balayées par la colère telles des épaves par la fureur des vagues de tempête. C'est là sa défense naturelle pour s'arracher au vertige de l'angoisse.

Est-ce que le caractère coléreux est héréditaire ?
--

Eh oui, quel que fût le démon à combattre, Jeanne avait reçu dans son héritage biologique, pour se défendre, une arme à double tranchant. D'un côté, c'est une qualité, de l'autre un défaut que MÔmmanh déverse en chacun de nous, mais à doses variables. C'est une ressource extraordinaire pour faire face à des situations décourageantes.

Eh oui, tu l'as deviné, c'est la colère, qui décuple nos forces mais risque d'être dangereuse.

Jeanne a dû recevoir une grande louche de cet élixir colérique et repasser devant le serveur pour en avoir une deuxième portion.

Mais à l'époque, j'ignorais tout cela. Quant à Jeanne, elle savait que le temps de la colère n'était pas venu. Son « Homme » n'était pas suffisamment accroché pour qu'elle risquât de le perdre en l'effarouchant.

Comment fit-elle ce jour-là pour contenir sa colère ? Je n'en sais trop rien mais, en tout cas, elle y parvint. Plus tard, je tiendrais ce fait pour une preuve de son aptitude à se contrôler en cas de nécessité, ce qui nous serait maintes fois utile.

Cette colère rentrée, je crois qu'elle la canalisa tout simplement vers un surcroît de larmes que j'eus le plaisir de sécher, tout en affichant sans vergogne une compassion hypocrite. Ma bien-aimée avait des faiblesses (« Tant mieux ! ») mais, fermement conduite par son maître adoré, elle réussissait désormais sa vie.

De bon gré, Jeanne me promit que désormais, plutôt que de céder à une impulsion comme celle qui venait de tuer Deudeuch, elle exécuterait à la lettre mes instructions. Elle ne se pardonnait pas d'avoir agi comme une enfant. Elle s'engageait même à nous offrir une nouvelle voiture, plus belle, pour se faire pardonner. D'une part, je récusai son offre, d'autre part je lui rappelai que la défunte avait été pour nous la voiture idéale, et que surtout, je n'en voulais pas une « plus belle ». Elle était d'accord.

Ah ! L'heureux temps où elle était toujours d'accord !

Deudeuch avait péri sur l'autel de notre amour : j'acceptai de bon cœur le sacrifice. Quand la beauté de Jeanne émergea du désordre et recommença à rayonner, main dans la main nous descendîmes aux résultats, vers le grand sapin qui avait retrouvé sa sérénité.

Deudeuch enserrait fortement le tronc, ses roues avant écartées, son capot envolé, sa toile déchirée ; enfoncée jusqu'au volant intact, elle étreignait sans pudeur ce majestueux père tranquille. Sa ferraille chaude de l'effort surmécanique que nous lui avions demandé vibrait encore, sans doute d'exaltation à la suite de cette folle évasion, ou bien de terreur après notre lâche abandon.

Nous passâmes beaucoup de temps à chercher nos petites affaires qui se cachaient dans le bois, sous les aiguilles de pin. Nous trouvâmes quelques girolles, mais ceci ne compensait pas la perte d'une paire de lunettes, d'un trousseau de clés, d'un appareil photo et d'autres babioles. Puis, sans plus de remords, nous abandonnâmes tout simplement la carcasse de Deudeuch, plantée dans son cimetière privé, vouée désormais à nourrir les grands sapins de sa ferraille en décomposition

mêlée d'huile, de plastique, de verre brisé et d'autres aliments variés, que cette alimentation moderne fût ou non à leur convenance.

Dégradation du paysage et pollution de la nature ? Ces idées ne nous vinrent nullement à l'esprit, et pourtant nous n'étions pas des irresponsables. L'attelage de dragons sans cocher qu'est le marché libre mondial n'était pas encore lancé au grand galop. Il prenait son élan. Il n'empestait pas encore l'atmosphère de sa brûlante haleine sulfureuse ; il ne déchirait pas encore la terre de ses griffes ; il ne déféquait pas encore ses montagnes de déchets empoisonnés sur les enfants de Mômmanh, les hôtes de la terre vivante. Non, il se contentait de nous apporter des cadeaux que nous acceptions sans nous tourmenter l'esprit. Notre minuscule épave perdue dans l'immensité sauvage qu'étaient alors les Alpes ne nous paraissait rien de plus qu'une crotte de mouche sur le palais de Versailles.

Deudeuch était morte : vive Deudeuch ! Nous décidâmes de mettre en commun nos ressources pour en acheter une autre, d'occasion, bien sûr. Jeanne eut de la peine à trouver l'argent de sa contribution. Mon Amour gérait d'une façon bizarre son budget : tandis que je comptais mes économies, elle comptait ses dettes. Je voulus jouer le grand prince, mais elle tint absolument à payer intégralement sa part. Pour cela, elle emprunta une fois de plus à sa brave grand-mère.

La nouvelle Deudeuch était en bonne voie de délabrement mais, comme la plupart des Français à cette époque, nous n'étions pas riches. Toute chétive qu'elle fût, cela ne l'empêcha pas de nous emmener faire des balades dans la montagne, tantôt du côté français, tantôt du côté suisse, et même sur le versant italien. A l'exception des hommes, tout y parlait la même langue, y compris les vaches. Nous faillîmes perdre Deudeuch à Genève, ayant par négligence tous les deux oublié de noter le nom de la rue où nous l'avions garée : il nous fallut trois heures de recherches, à pied bien sûr, pour enfin la retrouver. Heureusement, c'était le plein été et elle ne pouvait être camouflée par la neige.

Il est vrai que nous avions des occupations autrement importantes et passionnantes. Nous n'en finissions pas d'explorer l'étendue de notre amour. Grâce

aux habiles mensonges de Jeanne et à ma naïve inexpérience, il grandissait encore et prenait une vigueur insolente : nous éprouvions une certaine commisération pour les pauvres humains ordinaires, pitoyables infirmes restés sur terre.

Je trouvais merveilleux certes, mais tout à fait normal qu'un tel amour illumine ma vie. Je l'avais préparé, cherché, attendu. Non, je ne craignais nullement de fondre dans ce brasier. Au contact de la nature et des hommes, le long des routes et des sentiers de montagne, au bord des torrents, au pied des glaciers, dans les boutiques aussi et même au cours des passages en douane, dans les loisirs autant que dans le travail, « ELLE » était là ! Après chaque nouvelle et bienvenue confiance, je pouvais même la toucher, l'embrasser, sentir nos deux corps entamer la communion extatique. Avec ravissement, nous n'en finissions pas de nous révéler l'un à l'autre. C'était tout bon : chaque pièce ajoutée à la connaissance de l'autre était une note juste dans la divine symphonie qui se composait.

« Cela n'existe pas ! » me dis-tu ?

-Mais si ! Je n'exagère rien. »

Avec nos deux êtres, avec nos deux visages se mirant l'un dans l'autre, nous formions une nouvelle créature invulnérable, ravie d'avoir vu le jour, ravie de vivre et le criant sur les toits. Il se trouve toujours des inconnus attendris par le bonheur des jeunes amoureux et les bénissant d'un sourire bienveillant : ceux-là ne manquaient pas. C'étaient les braves gens, c'étaient ceux que le bonheur d'autrui peut réjouir. Salut à eux.

Comment aurais-je pu deviner que cette nouvelle créature au double visage dans lequel je m'étais fondu dissimulait, sous d'habiles maquillages, des incompatibilités, des malformations insupportables lesquelles, par la suite, nous feraient beaucoup souffrir. Je vois maintenant que Jeanne avait raison : il valait mieux que je les ignore car, avant d'être bien enchaîné par la passion, je me serais enfui, et je n'aurais peut-être rien à vous raconter. Eh oui ! Si cette histoire n'est pas vraiment exemplaire, je crois néanmoins qu'elle pourra t'être utile.

Quand donc, ballottés à travers les Alpes par les tendres secousses de notre paisible Deudeuch, notre bourricot à moteur, nous eûmes achevé l'inventaire de nos accords, puisque décidément il n'y avait pas de dissonances, quand nous arrivâmes aux frontières de cette exploration exaltante et que nous eûmes pénétré jusqu'aux sources de l'âme la certitude que nous étions faits l'un pour l'autre, quand nous eûmes compris que l'amour nous grandissait et qu'il saurait toujours nous tirer du borborygme vers les jardins célestes, alors naturellement nos deux corps se cherchèrent pour parapher le contrat.

Ce fut beaucoup mieux que chez un notaire...

Pourtant, vous aviez déjà fait l'amour. », me dis-tu. C'est vrai, mais jusqu'alors, nous avions cherché à établir nos accordailles. Cette fois, il s'agissait de nos épousailles.

Différence entre amour et sexualité

Quand deux amants ont soigneusement accordé leurs corps et leurs âmes, quand ils impriment dans leur chair la fusion de leurs deux existences, Mômmanh leur fait son cadeau d'amour : un plaisir inouï. « Oui, je te l'ai déjà dit, mais crois-moi, ça vaut le coup que j'insiste. »

Entre tirer un coup et ce plaisir-là, il y a plus de différence qu'entre soulager sa vessie et découvrir l'Amérique.

Et pourtant, si elle était parvenue à ses fins, l'éducation chrétienne de mon enfance m'aurait empêché de recevoir intégralement ce don. Je ne sais pour quelle raison l'Eglise considérait l'acte d'amour comme une souillure capable de nous envoyer griller en enfer. Elle n'avait même pas de mot pour le désigner, sauf quand elle voulait cracher son dégoût sur cet innommable : « luxure, fornication, péché de

chair » étaient alors les termes courants. Puisque l'Eglise n'avait pas trouvé d'autre moyen pour concevoir les enfants et qu'il fallait aussi obéir à la consigne « Croissez et multipliez », l'acte odieux devenait un devoir dans le cadre du mariage, mais seulement dans ce cadre, et uniquement quand il fallait donner la vie.

Puisque les curés avaient habillé de saleté abjecte l'acte tabou et parce qu'un puissant instinct, bien plus ancien que « Notre Sainte Mère l'Eglise », les appelait à « fauter », les paysans de mon village s'étaient mis à aimer la « saleté » : aux banquets des battages ou des noces, les histoires salaces, celles que vous appelez maintenant « histoires de cul » et qui accompagnaient le dessert, étaient le plus souvent répugnantes, mais tout le monde s'en délectait, même les femmes. Quant aux enfants, ils se concertaient pour traduire en clair les symboles orduriers.

Les poètes avaient commencé à laver mon âme de cette souillure. Jeanne acheva le nettoyage. Elle sut m'apprendre que l'acte d'amour est beau, qu'il doit être beau, qu'il ne peut s'agir d'amour quand c'est laid.

Donc, toi qui cherches le grand amour, souviens-toi : le « big bang » n'est accordé qu'aux vrais amoureux.

Revois, si tu veux bien, un souvenir de ton enfance : dans la voiture familiale, tu t'es glissé à la place du conducteur. Tu étires vainement tes jambes trop courtes et ta tête trop basse : c'est à peine si tes pieds effleurent les pédales et si ton regard atteint un peu de ciel par dessus le tableau de bord. Tournant le volant, malmenant le levier des vitesses, tu reproduis avec maestria les gestes de papa (ou de maman). Tu fais « Vroum ! Vroumm !... » et « Tuutt ! Tuutt », tu insultes un inconnu qui ne sait pas que la route t'appartient, tu converses avec ton passager : « - 85 de moyenne sur une nationale des plus tordues : pas mal, non ?... - Pas si vite, chéri(e), regarde le coucher de soleil sur les montagnes bleues. Aaah ! Attention !... » Ainsi se poursuivait ton voyage imaginaire, et es pressé d'être assez grand pour conduire « pour de vrai ».

Eh bien, tu retrouveras une expérience analogue si tu tentes de faire l'amour sans amour, à ceci près que tu auras honte, n'étant plus un enfant. Et pour les râles de plaisir, il faudra te contenter du bruitage.

C'est pourquoi nous avons souvent été privés de feu d'artifice, quand nous étions déchirés par un profond désaccord. Dans ce cas, chaque fois que nous avons essayé de tricher pour voler la Pomme du Jardin d'Eden, notre fusée n'a pu décoller ; nos corps n'étaient plus que de la chair froide et moite, de la matière sans âme, plutôt répugnante.

A l'inverse, il est arrivé qu'une querelle d'apparence bien réelle ne fût que de pure forme : dans ce cas, le miracle avait lieu et nous savions ainsi que notre amour était en bonne santé.

Le meilleur moment se passa en pleine nature, par un bel après-midi d'été, dans notre montagne, sur un tapis d'herbe à fleurettes vives. Mômmanh avait envoyé ses témoins : les grands arbres, les oiseaux, les animaux cachés, les fleurs, le ruisseau cascadeur dont les diamants lançaient des gerbes d'étincelles, et aussi les sommets enneigés des Alpes d'où il nous sembla qu'un oeil bienveillant nous observait.